



Nikolai Vassilievitch Gogol

LES ÂMES MORTES

Tomes I et II

BIOGRAPHIE & INFORMATIONS



Nationalité : Russie

Né(e) à : Sorotchintsy, Ukraine , le 19/03/1809

Mort(e) à : Moscou , le 21/02/1852

Nicolaï Vassiliévitch Gogol (en russe : Николай Васильевич Гоголь) est un prosateur, dramaturge, poète, critique littéraire et publiciste russe d'origine ukrainienne.

Fils d'un petit fonctionnaire issu d'une famille ukrainienne de soldats et de prêtres anoblis au XVIIe siècle, il est l'aîné de douze enfants.

En 1829, Gogol fait ses premiers pas littéraires en publiant, sous le pseudonyme de V. Alov et à compte d'auteur, le médiocre poème romantique Hanz Küchelgarten. Éreinté par la critique, il retire les exemplaires des librairies pour les brûler. Lorsque le succès lui sourira, Gogol ne parlera à personne de cet échec littéraire. Après cet échec, il s'échappe une première fois de Russie et passe deux mois dans le nord de l'Allemagne, sous couvert de mensonges successifs.

Gogol s'installe à Saint-Pétersbourg en 1828 où il occupe des emplois administratifs dans des ministères et commence à publier des nouvelles. Il y rencontre Pouchkine qui l'encourage à écrire. Il obtient ses premiers succès littéraires avec les "Soirées du hameau de Dikanka", recueil de nouvelles grotesques, drolatiques et fantastiques, inspirées de la vie des paysans ukrainiens, qui lui assure la célébrité.

En 1833, il pense avoir une vocation d'historien. Il est nommé professeur adjoint à

l'Université de Saint-Pétersbourg, mais devant l'échec progressif de ses cours il revient à la littérature. Gogol publie alors le recueil "Arabesques", qui contient notamment La Perspective Nevski, Le Portrait et Le Journal d'un fou et le recueil "Mirgorod", où l'on trouve le conte fantastique Vij et une première version de "Tarass Boulba".

Entre 1835 et 1837, Gogol publie de nombreuses nouvelles et une pièce de théâtre "Le Révizor" dont les représentations sont appréciées par le Tsar. Il entame à cette période l'une de ses œuvres majeures, "Les Âmes mortes", dont le sujet lui a été confié par Pouchkine qu'il admire toujours.

A partir de 1841, il bascule dans une exaltation religieuse et messianique. Il publie sa nouvelle "Le Manteau" en 1843. Après des séjours prolongés en Europe occidentale, il disparaît de la scène littéraire russe et, à son retour, en 1846, ses écrits obscurantistes et moralisateurs ne plaisent pas. Très abattu, il est sujet à des crises dont il succombera à l'âge de 42 ans.

CHANT PREMIER Le chef-lieu de gouvernement.....	3
CHANT II La famille Manilof.....	23
CHANT III Madame Korobotchkine.....	59
CHANT IV Nozdref.....	102
CHANT V Sabakévitch.....	156
CHANT VI. Pluchkine.....	196
CHANT VII Les tribunaux et la police.....	237
CHANT VII Le bal du gouverneur.....	273
CHANT IX Les émotions d’une petite ville La population entière est sur les dents.....	310
CHANT X Le dénouement par la fugue de notre héros.....	342
ÉPILOGUE.....	373

CHANT XI	Départ pour de nouvelles expéditions.....	3
CHANT XII	Téntëtnikof ou chagrins d'amour.....	53
CHANT XIII	Un vieux débris de 1812.....	103
CHANT XIV	Lacune et hypothèse.....	124
CHANT XV	Deux originaux, chacun dans son genre.....	129
CHANT XVI	Le fou et le sage dans les steppes.....	166
CHANT XVII	Khlobouëf – Luxe et indigence. – Tchitchikof en veine d'acquisitions territoriales.....	200
CHANT XVIII	Deux testaments. – Une foire. – Un avocat. – Un saint homme.	249
CHANT XIX	Arrestation et délivrance.....	276
CHANT XX	Misères et grandeurs de Tchitchikof. – Ses opinions au sein de la fortune.....	329

CHANT PREMIER

Le chef-lieu de gouvernement



Tchitchikof. – Son entrée dans la ville. – Portait de Tchitchikof. – Un garçon d'auberge. – Chambres d'hôte tellerie en Russie. – Sélipane, le cocher du voyageur. – Installation du laquais Pétrouchka dans un réduit voisin de l'appartement de son maître. – Le voyageur descend dans la salle commune. – Le repas qu'il y prend. – Il adresse au garçon une foule de questions sur les principaux fonctionnaires du lieu. – Il demande s'il n'y a pas eu quelques cas d'épidémie dans le pays. – Sa bruyante manière d'éternuer lui concilie le respect des assistants. – Il remonte chez lui pour faire la sieste. – Il lui est demandé, selon le règlement de police, une note sur sa personne. – Il inscrit: Le conseiller de collègue Paul Ivanovitch Tchitchikof, propriétaire terrien, voyageant pour ses affaires personnelles. – Description de la ville. – Une affiche de spectacle. – Paul, fils de Jean, prend le thé chez lui; au thé succèdent un léger souper et un doux sommeil. – Le lendemain, visite à S. Exc. Mgr le gouverneur, visite au vice-gouverneur, au procureur fiscal, au président de cour, au maître de police, au fermier des eaux-de-vie, au directeur général des usines de la couronne, et à quelques autres puissances. – Ayant dit quelque chose de flatteur à chacun de ces messieurs et baissé modestement les yeux, d'un air fort ému, devant leurs dames, il en a pour huit jours à ne pouvoir suffire aux invitations. – Grande soirée chez le gouverneur. – Matinées. – Dîners. – Thés. – Bostons. – Il fait la connaissance de MM. Manilof, Nozdref et Sabakévitch, propriétaires des environs. – Tchitchikof est content de la ville, et la ville encore plus contente de lui.

Une assez jolie petite britchka¹ à ressorts entra dans la porte cochère d'une hôtellerie du chef-lieu du gouvernement de N... C'était un de ces légers équipages de coupe nationale, à l'usage des hommes qui font profession de rester longtemps célibataires, tels que adjudants-colonels en retraite, capitaines en second, propriétaires possédant un patrimoine d'une pauvre centaine d'âmes, en un mot, tous les menus gentillâtres et hobereaux, qu'en Russie on nomme *nobles de troisième main*. De la britchka descendit sans précipitation un monsieur d'un extérieur ni beau ni laid, d'une taille ni épaisse ni svelte, ni roide ni souple ; on ne pouvait dire que le voyageur fût vieux, on ne pouvait non plus le prendre pour un jeune homme. Ajoutons que son entrée dans la ville n'excita l'attention de personne, ne fit aucune sensation particulière ; seulement deux paysans russes, qui se tenaient à la porte d'un cabaret établi vis-à-vis de l'hôtellerie, se communiquèrent leurs observations. Ces remarques se rapportaient plutôt à l'équipage qui venait de s'arrêter qu'à la personne qu'ils voyaient descendre.

« Tiens ; regarde, disait l'un de ces rustres, regarde cette roue ; qu'en penses-tu ? Voyons, irait-elle au besoin jusqu'à Moscou, ou non, dis ? »

– Elle irait, dit l'autre.

– Et jusqu'à Kazan ?

– Je crois qu'elle ne tiendrait pas.

– Jusqu'à Kazan ? Oh ! non, dit l'autre, non ; elle resterait en route. »

Et la conversation s'arrêta là. Un moment auparavant, quand la britchka encore en mouvement était sur le point de s'arrêter devant l'entrée extérieure de l'auberge, elle croisa un jeune homme vêtu d'un pantalon de basin blanc, très étroit et très court, et d'un habit qui avait de grandes prétentions à la mode, sous lequel on voyait se gonfler une chemisette empesée, fermée par une épingle du Toula² en fer de fonte et cuivre doré, figurant un petit pistolet d'arçon. Le jeune homme se retourna, regarda l'équipage en bloc, retint de la main sa casquette que le vent menaçait d'emporter, et passa son chemin.

Quand la britchka fut entrée dans la cour, le voyageur fut reçu à une porte d'escalier intérieur par un garçon d'auberge si ingambe, si vif, si mobile, qu'à peine on pouvait saisir le moment de voir son visage. Il se précipita dans la cour, une serviette à la main, en très long surtout de demi-coton, dont la taille avait été faite juste

¹ Le mot et la chose sont passés dans nos usages, l'un et l'autre un peu altérés sous le nom de *briska*.

² Toula (au sud de Moscou), ville connue par son immense manufacture d'armes, où il se fabrique des tabatières fort estimées pour la perfection de leurs charnières et leur damasquinage, et de la bimbeloterie de métal qui se débite dans tous les bazars et à toutes les foires.

au niveau des aisselles ; il secoua agilement son épaisse chevelure taillée net en rond d'un bout de l'oreille à l'autre, et conduisit lestement le monsieur dans les chambres du premier et unique étage, par une galerie en bois annexée au mur de pierres, jusqu'à l'appartement qu'il *plaisait à Dieu*³ de lui *départir sur sa route*.

C'était un appartement d'auberge du genre national, d'une auberge russe faite comme le sont toutes les auberges russes des chefs-lieux de gouvernement ; un appartement où, pour deux roubles par jour⁴, le voyageur est mis en possession d'une chambre tranquille, où il jouit du spectacle des évolutions que font, dans tous les coins et recoins et sur le seuil de la chambre voisine, les blattes, les grillons et les gros cafards noirs, qui font à l'œil distrait l'effet de pruneaux, et de pruneaux en gouguette. Là on sait que la porte du voisin est toujours barricadée au moyen d'une commode, et le voisin de chambre, toujours un homme silencieux, morose, mais très curieux, très empressé à épier du coin de l'œil le nouvel arrivant et à questionner les garçons et le premier venu sur son compte, malgré la presque certitude de ne rien apprendre sur eux ou d'apprendre fort peu de chose.

La façade de l'auberge répondait parfaitement à l'intérieur ; elle était longue et à deux étages⁵, dont l'inférieur ou rez-de-chaussée, dépourvu de tout enduit, était resté dans son simple déshabillé de briques inégalement brunes, mais toutes également hâlées par l'action du temps et des brusques changements de l'atmosphère, fort sales en général et moisies en quelques endroits, à cause de l'état délabré de tous les conduits. L'étage avait reçu un enduit que recouvrait le badigeon sacramentel à l'ocre jaune. Au rez-de-chaussée étaient des boutiques de selles, licous, brides, fouets, de cordes à puits et de touloupes. À l'arrière-coin était une porte de boutique, ou plutôt une fenêtre à tabatière faisant devanture à une espèce de loge ou de niche, où se tenait un marchand de coco au miel tout chaud, tout bouillant, avec son samovar⁶ en cuivre rouge ; l'homme lui-même constamment rouge comme sa bouilloire, de sorte que, de loin, on eût dit deux samovars sur la fenêtre ouverte, s'il n'y avait eu à l'un deux une barbe noire qui gâtait l'illusion.

Pendant que le voyageur faisait l'examen de la chambre et des meubles, on lui apporta ses effets, et, avant tous, une valise de peau blanche, hâlée, déprimée, éraillée, et montrant à ces signes qu'elle ne voyageait pas pour la première fois. Elle fut déposée sur deux chaises rapprochées avec le pied l'une vis-à-vis de l'autre contre la paroi par le cocher Sélipbane, petit homme trapu, affublé d'un touloupe écourté, et par son camarade le laquais Pétrouchka, garçon d'environ trente ans, à gros nez, grosses lèvres et physionomie rude, accoutré d'une vieille redingote de son

³ Locution qui revient à tout propos et sous toutes les formes dans le langage habituel.

⁴ Deux roubles en assignations, c'est-à-dire à peu près deux francs, manière de compter qu'il faut distinguer une fois pour toute du rouble argent ; celui-ci a quatre fois la valeur du rouble assignation.

⁵ Qui n'en font qu'un, les Russes comblant le rez-de-chaussée comme un étage.

⁶ Le samovar est la bouilloire à thé des Russes.

maître. Après la valise on apporta une petite caisse en bois d'acajou, à compartiments superposés en simple bouleau du Nord, puis des embouchoirs à bottes, et une poule rôtie enveloppée d'un papier bleuâtre.

Quand les bagages, le manteau et les coussins eurent été rentrés, le cocher Séli-phane alla à ses chevaux, et le laquais Pétrouchka s'installa dans une petite antichambre très sombre, un vrai chenil, en y apportant un gros manteau de drap de Frise, et en même temps une sorte d'odeur qui lui était toute particulière, odeur qui s'était communiquée à un sac de différentes nippes à son usage ; il affermit contre le mur un lit fort étroit auquel il manquait un pied qu'il suppléa par une bûche ; il couvrit ce bois de lit d'une façon de matelas aplati, mince comme un beignet et non moins gras qu'un beignet fait de la veille, que l'aubergiste voulut bien laisser à sa disposition.

Pendant que les domestiques de l'inconnu faisaient leurs arrangements, leur maître passa dans la salle commune. Ce que c'est que les salles communes dans nos auberges, tout voyageur le sait à fond en une fois ; ce sont partout les mêmes parois peintes à l'huile, noircies en haut par la fumée, salies en bas par la chevelure des pratiques, encrassées immédiatement au-dessous par le dos de tous les voyageurs, et surtout par les bons gros marchands de la province ; car ceux-ci, les jours de foire et de marché, viennent là prendre leur *portion* de thé, dont ils se font sept ou huit verres, jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de la théière que l'eau bouillante à l'état naturel, qu'ils y versent, à mesure, d'une autre théière plus grande. C'est partout le même plafond enfumé et le même lustre poudreux à carcasse de cuivre et pendeloques de verre innombrables, qui ressortent et cliquettent chaque fois que le garçon d'auberge court sur une vieille pièce de toile cirée, en balançant hardiment, à hauteur d'épaules, un plateau portant un régiment de tasses qu'on prendrait pour une volée d'oiseaux assemblés sur une planche bercée par la houle du rivage ; partout les mêmes tableaux appendus aux murs, peintures à l'huile la plupart, s'il vous plaît, et impayables... et ce qu'on voit enfin en toute auberge ; seulement ici il y avait à remarquer une nymphe gratifiée d'une poitrine si haute, que personne, je crois, n'aura jamais vu dans la nature un pareil luxe de carnation. Je me trompe : on peut, il est vrai, citer quelques exemples analogues dans certains tableaux d'histoire ou de mythologie, qui ont été, on ne sait quand, ni où, ni par qui, importés en Russie, à moins que ce ne soit par nos grands seigneurs, touristes de distinction et amateurs passionnés des beaux-arts, qui en auront peut-être fait l'acquisition en Italie, d'après le conseil des courriers qu'ils prennent pour guides et directeurs dans leurs voyages.

Le monsieur jeta sa casquette sur une table et se désentortilla le cou d'une longue écharpe de laine bariolée comme celles que les femmes tricotent pour leurs maris, à qui elles enseignent la manière de s'en servir ; quant à messieurs les célibataires, ils en portent aussi, mais je ne puis dire de qui ils les tiennent ; pour ma part, le ciel m'est témoin que je n'en ai jamais fait usage.

Le monsieur donc, ainsi décoiffé, mis à l'aise, et aéré, ordonna, sans s'expliquer autrement, qu'on lui servît à dîner. Pendant qu'on lui apportait plusieurs plats, de ces plats qu'on trouve dans toutes les auberges, premièrement la soupe aux choux fermentés, avec accompagnement, sur une assiette à part, du pâté feuilleté, tenu en réserve des semaines entières pour l'appétit connu de messieurs les voyageurs ; puis de la cervelle rissolée, flanquée de petits pois, des saucisses sur un lit de choucroute, poularde rôtie et concombres, soit baignant dans la saumure, soit frais et servis en salade de tranches fines, et enfin l'éternel gâteau feuilleté à la confiture, toujours à l'étalage, toujours au service des dîneurs ; pendant que le garçon d'auberge présentait à l'inconnu toutes ces choses, les unes réchauffées, les autres froides, celui-ci lui adressait la parole avec affabilité, lui faisant raconter toutes sortes de détails sur l'homme qui auparavant tenait cette hôtellerie, et sur son patron, l'aubergiste actuel : il demandait, par manière de passe-temps, combien l'établissement lui rapportait, et si ce n'était pas, comme tant de ses confrères, un grand vaurien ; sur quoile serviteur répond ordinairement :

« Oh ! oui, monsieur ! vous avez bien deviné ; c'est un fier gredin ! »

En Russie, maintenant, comme en Europe, il est évident qu'on s'humanise ; et il y a beaucoup de personnes honorables qui ne peuvent manger dans les auberges sans questionner les domestiques, sans échanger même avec eux des propos badins, ou plaisanter sur leur compte.

Le nouvel arrivé, lui, n'était pas homme à s'arrêter longtemps aux questions futiles : il voulut savoir, et avec une grande exactitude, qui était, en cette ville-là, le gouverneur civil, qui le vice-gouverneur, qui le président du tribunal, qui le procureur général ; bref, non seulement il n'omit pas un seul personnage marquant, mais encore c'est avec force détails et un grand air d'intérêt qu'il s'informa du nom, de la qualité, des titres, du caractère de tous les principaux propriétaires ; il demandait combien ils avaient d'âmes chrétiennes dans leur obéissance, s'ils habitaient loin, quel était leur genre de vie, leur manière d'être, et s'ils venaient souvent à la ville : il demanda d'un ton on ne peut plus sérieux s'il n'y avait pas eu de maladies contagieuses dans le gouvernement, des fièvres chaudes, des dysenteries, la petite vérole, etc., etc. ; et à tout cela, on voyait qu'il gravait toutes les réponses dans sa mémoire avec un soin qui dénotait plus que de la curiosité vulgaire.

Ce monsieur, à le bien considérer, devait être un homme d'un esprit positif et solide, et il se mouchait à fort grand bruit. On ne sait comment il s'y prenait pour cela ; mais il est de fait que son nez produisait un son éclatant, analogue à celui du cor de chasse. Ce mérite, si minime qu'il puisse paraître, le mit toutefois en fort grande considération auprès du garçon d'auberge, qui, chaque fois qu'il entendait ce bruit magistral⁷, secouait son épaisse chevelure et se cambrait plus respectueuse-

⁷ La double syllabe *tchitchik*, radical du nom du voyageur, qui fait onomatopée, est empruntée au verbe *tchiknouutt* ou *tchikatt*, éternuer.

ment, inclinait le front en avant sans mouvoir le reste du corps, et disait : « Que désire monsieur ? »

Le monsieur, après son repas, prit une tasse de café et s'installa sur le divan en glissant derrière son épine dorsale un de ces coussins que, dans nos hôtelleries russes, on rembourre, non pas d'un crin élastique, mais de quelque chose qui, en peu de temps, acquiert à peu près la consistance d'un pouding de briques et de cailloux. Là, s'étant involontairement pris à bâiller, il clignota quelques minutes, puis se leva et se fit reconduire à sa chambre, où il s'étendit et fit une méridienne d'environ deux heures. À son réveil, il écrivit sur un petit carré de papier, à la demande du garçon, ses noms de baptême et de famille, et son rang civil. Le garçon, en redescendant l'escalier, se mit à épeler le chiffon, où étaient inscrits ces mots : *Le conseiller de collègue Paul Ivanovitch Tchitchikof, voyageant pour affaires personnelles.*

Comme le faquin était encore occupé de sa lecture, P. I. Tchitchikof passa de sa personne tout près de lui ; il sortait pour voir la ville. Il paraît qu'il fut content de ce qu'il y vit ; il trouva, en effet, que cette petite ville ne le cédait à aucun égard aux autres chefs-lieux de nos gouvernements : ici, comme partout, beaucoup de maisons de bois modestement peintes en gris, et quelques maisons en pierres éblouissantes de leur éternel badigeon à l'ocre jaune. Toutes ces maisons étaient à un, à un et demi et à deux étages. J'ai dit à un et demi, comptant pour demi la mezzanine⁸, qui est une manière de tourmenter la toiture et d'envahir le grenier, sous prétexte d'y faire des chambres ; l'opinion des architectes de province est que rien n'est plus joli. Ces maisons, en certains endroits, étaient comme perdues dans l'encaissement général d'une rue large comme un champ et dans d'interminables palissades de planches. Sur d'autres points elles étaient plus rapprochées, et là on voyait un peu de monde, un peu de mouvement, un peu de vie. Là on apercevait, au-dessus ou à côté de quelques portes, des enseignes presque effacées, mais où l'on distinguait pourtant encore, sur celle-ci, des images de différents pains en nœud d'amour et autres formes ; sur celle-là, des bottes ; sur d'autres, un habit, un pantalon bleu et le mot *tailleur d'Archavie* (Varsovie), à la suite du nom de l'artiste. Plus loin l'enseigne représentait des bonnets et des casquettes, avec ces mots : *Magasin de l'étranger Vacili Fédorof* ; ailleurs étaient peints un billard et deux amateurs en habits habillés, rappelant les comparses de nos théâtres, lorsqu'ils figurent les invités d'un bal splendide. L'un des partenaires est représenté les bras très retirés en arrière, au moment où il chasse sa bille ; l'autre se tient debout, mais ses jambes sont tellement ouvertes à la hauteur des genoux, qu'il ressemble à un danseur de guinguette qui vient d'exécuter un entrechat. Au-dessous de cette peinture provoquante, était écrit : *C'est ici l'établissement.* À deux ou trois coins de rue se tenaient naïvement des tables de menus trafiquants de la campagne, couvertes de noisettes et de pains d'épice qui ressemblaient à du savon ; là où il y avait des restaurants, l'enseigne représentait un énorme poisson piqué d'une fourchette. Ce qu'on remarquait le plus

⁸ *Mezzanine*, sorte d'attique imitée des bastides de la Provence, d'où le mot est originaire.

souvent, c'étaient des aigles impériales à deux têtes, dédorées, noirâtres et pou-dreuses, qui sont maintenant remplacées par cette inscription : *Cabaret*. Le pavé était partout plus ou moins défoncé. Il vit aussi le jardin de la ville, planté de maigres arbustes mal venus, serrés vers le milieu de la tige par un lien rapprochant trois tuteurs très joliment peints en vert à l'huile.

Quoique ces arbustes ne fussent ni plus ni moins grands que des roseaux, il a été dit dans les gazettes, à l'occasion d'une illumination : « Notre ville, grâce aux soins d'une administration toute paternelle, s'est embellie d'un jardin riche en arbres touffus, ombreux et variés d'espèces, prodiges de leur douce fraîcheur aux jours brûlants de la saison caniculaire. Oh ! qu'il était attendrissant de voir comme les cœurs des bourgeois tressaillaient de reconnaissance et comme les yeux versaient des ruisseaux de larmes en songeant à tous ces travaux, à ces soins éclairés de l'autorité locale ! »

Après s'être fait expliquer par le garde de ville du coin de rue quel était le plus court chemin pour aller à la cathédrale, puis de quel côté étaient les tribunaux et l'hôtel du gouverneur, Tchitchikof alla voir la rivière qui coule au milieu de la ville ; chemin faisant, il arracha d'un poteau une affiche qui y était fixée par trois clous in-égaux, afin d'en prendre connaissance chez lui tout à loisir ; il regarda attentivement une assez jolie dame qui passait sur un trottoir de madriers, suivie d'un petit domes-tique en livrée de coupe militaire, qui tenait un cabas ou sac de til⁹ à la main ; et après avoir jeté un regard autour de lui, comme pour se rappeler bien la disposition des lieux, il s'en retourna à la maison. Il fut soutenu pour la forme par le garçon d'auberge en montant l'escalier qui conduisait à sa chambre. Il prit le thé, puis il s'assit devant une console, se fit donner de la lumière, tira de sa poche l'affiche dont il s'était emparé dans sa promenade, l'avança près de la chandelle, et se mit à lire en fermant à demi l'œil droit. Il n'y avait rien de remarquable dans cette affiche : on donnait un drame de Kotzebue dans lequel M. Poplevine jouait le rôle de Rolla, M^{lle} Iahlova celui de Cora ; les autres personnages étaient moins marquants, et pour-tant il en lut toute la liste, et même il lut le prix des places du parterre, et sut que l'affiche avait été imprimée dans la typographie des tribunaux du gouvernement ; puis il la retourna pour voir s'il n'y avait pas quelque chose à lire au verso, mais n'y ayant rien trouvé, il se frotta les yeux, plia l'affiche et la mit dans son nécessaire de voyage, où il avait l'habitude de fourrer tout ce qui lui tombait sous la main. Sa jour-née fut scellée par une portion de veau froid arrosée d'une boisson aigre-douce, et par un somme *rivalisant de bruit avec un grand jeu de pompe*, selon l'image usitée dans quelques endroits du vaste empire russe.

Tout le jour suivant fut employé à faire des visites ; le voyageur se mit en devoir d'aller saluer chez eux tous les personnages marquants de la ville. Il se rendit res-pectueusement chez le gouverneur, qui, comme Tchitchikof, n'était ni gras ni maigre, mais qui portait *Sainte-Anne* au cou ; il avait même été présenté pour

⁹ Fibres d'arbustes, dont on tresse une forte étoffe.

*l'étoile*¹⁰ ; du reste, c'était un homme tout bonasse, à qui il arrivait quelquefois de broder sur du tulle. Après cela, il alla chez le vice-gouverneur, puis chez le procureur et chez le président de cour, chez le maître de police, chez le fermier des eaux-de-vie, chez le directeur général des fabriques de la couronne. Je regrette qu'il soit difficile d'énumérer au complet tous les puissants de ce petit monde ; mais il suffit de dire que le voyageur déploya une activité extraordinaire dans cette course aux visites ; ce fut au point qu'il crut devoir aller présenter ses respects même à l'inspecteur du conseil de médecine local et à l'architecte de la ville. En sortant de là, il ordonna à son cocher d'aller doucement, voulant, du fond de sa britchka, penser à qui il avait encore à faire sa visite ; mais il se trouva qu'il avait épuisé la liste des fonctionnaires et employés de la localité.

Dans les conversations qu'il eut avec les autorités, il avait su très habilement faire sa cour à chacun en graduant ses prévenances. Au gouverneur il avait trouvé moyen d'amener un à-propos pour glisser le mot que, « dans sa juridiction, on entraînait comme dans un paradis ; que les chemins étaient doux comme du velours, et que les gouvernements qui donnent aux provinces de sages magistrats sont bien dignes et d'amour et de louanges. » Il dit au maître de police quelque chose de très flatteur par rapport aux gardes de ville ; et, dans la conversation avec le vice-gouverneur et avec le président de cour, qui n'étaient encore que du rang de conseillers d'État, rang qui correspond au grade de brigadier, il les gratifia deux fois du titre prématuré de VOTRE EXCELLENCE, ce qui ne laissa pas que de leur être fort agréable. La conséquence fut que le gouverneur l'invita à venir le jour même à sa soirée ; les autres employés, de leur côté, l'invitèrent, qui à dîner, qui à une partie de boston, qui à un thé d'apparat.

Le voyageur paraissait éviter autant que possible de parler de lui-même ; s'il y était forcé, ce n'était que sous la double enveloppe du lieu commun et d'une évidente réserve, et son langage, en pareille occasion, affectait volontiers les formes du discours écrit : il disait être un ver, un atome invisible de ce monde, peu digne qu'on fit grande attention à lui ; qu'il avait beaucoup souffert dans sa vie ; que, dans le service public, il avait été, pour sa droiture inflexible, un vrai souffre-douleur ; qu'il s'était fait, par sa franchise, beaucoup d'ennemis, dont quelques-uns avaient même attenté à sa vie ; que maintenant, ne voulant plus songer qu'au repos, il commençait à s'occuper du soin de choisir une localité agréable pour s'y fixer à jamais ; et que, étant arrivé en cette ville... il avait cru de son devoir le plus indispensable de venir présenter ses humbles civilités aux fonctionnaires publics... marquants. C'est tout ce que la ville parvint à recueillir de la bouche de ce modeste personnage.

Tchitchikof était content de sa matinée, et il lui tardait d'aller se montrer à la soirée du gouverneur. Les apprêts qu'il jugea à propos de faire pour cette soirée lui prirent deux bonnes heures de temps, et il porta sur les moindres détails de sa toilette une attention telle que nous n'en avons jamais connu d'autre exemple. Après

¹⁰ *L'étoile* est la plaque portée avec le grand cordon de l'ordre.

une courte sieste qui suivit son dîner, il se fit donner à laver ; il se frotta très longtemps de savon les deux joues en les enflant à l'aide de sa langue ; puis saisissant l'essuie-mains, jeté en sautoir sur l'épaule du garçon d'auberge, il en frotta soigneusement son frais visage, à commencer de derrière les oreilles, du cou et de la nuque jusqu'aux tempes, aux coins de la bouche et autour des narines, après s'être largement gargarisé à deux reprises, en soufflant une bonne partie de son eau droit à la face du garçon qui tenait l'aiguière. Puis il s'ajusta devant la glace une chemisette de batiste, s'arracha deux poils du nez, et, aussitôt après cette opération, passa un habit couleur tabac d'Espagne à pluie d'or.

Après avoir endossé son manteau, il longea rapidement dans sa voiture deux rues d'une largeur remarquable, éclairées de la maigre lueur tombant languissamment de quelques fenêtres de maisons qui semblaient fuir, une lanterne sourde à la main. En revanche, l'hôtel du gouverneur était éclairé du haut en bas comme pour un grand bal. Calèches à fanaux allumés, gendarmes près de l'*avancée*¹¹, cris des postillons, rien ne manquait au comme il faut d'un hôtel préfectoral.

En entrant dans le salon, Tchitchikof dut un instant clignoter, tant l'éclat des bougies, des lampes et de la parure des dames était redoutable. La pièce en était tout imprégnée de lumière. Les habits noirs voltigeaient çà et là, séparément et en essaims, comme on voit les mouches fondre sur un beau sucre raffiné, en été, dans un chaud mois de juillet, quand la vieille ménagère le met en morceaux devant une fenêtre large ouverte ; les enfants de la maison s'assemblent alentour, et suivent avec la vive curiosité de leur âge le mouvement des rudes mains de la vieille, qui lève et abat le marteau sur les fragments qu'elle réduit en petits cubes irréguliers, et les escadrons aériens manœuvrent habilement la gaze de leurs ailes dans le courant d'air, s'abattent hardiment sur la table en vraies commensales reçues, et, profitant de la myopie de leur hôtesse et du soleil qui lui blesse la vue, envahissent, les unes l'amas des cubes confectionnés, les autres les galeries que forme l'entassement des gros fragments à réduire. Rassasiées, sans ce secours, des mille richesses de l'été, mets friands que le ciel prodigue en tout lieu à ces filles de l'air, elles sont venues là moins pour se nourrir que pour voir de près le cristal sucré qui brille, pour aller et venir dans tous les passages que forme un monceau de sucre, pour se faire voir, pour se voir, pour se frotter les unes aux autres les pattes de devant et celles de derrière, et pour s'en chatouiller à elles-mêmes la poitrine sous leurs ailes légères, pour tourner sur elles-mêmes, s'envoler et de nouveau venir s'abattre et s'ébattre avec de nouveaux bataillons.

Tchitchikof n'avait pas eu le temps de se reconnaître, que déjà il était saisi sous le bras par le gouverneur, qui le présenta aussitôt à madame son épouse. Le voyageur ne fut pas plus embarrassé le soir devant la femme qu'il ne l'avait été le matin devant le mari. Il trouva moyen de lui tourner un petit compliment, très convenable dans la bouche d'un homme d'un certain âge, en possession d'un rang civil mitoyen

¹¹ Perron couvert, partie en saillie des maisons russes.

comme son âge. Quand les quadrilles qui se formaient dans la salle eurent fait reculer jusqu'au mur ceux qui ne dansaient pas, il se croisa les bras sur l'épine dorsale et regarda très attentivement les danseurs. Beaucoup de dames étaient en élégante toilette à la mode ; d'autres portaient les robes que les faiseuses de la province avaient pu leur fournir. Les hommes, ici comme partout, étaient de deux catégories : *les fluets*, qu'on voit papillonner autour des dames ; beaucoup de ceux-ci étaient de si bon genre qu'on ne pouvait les distinguer des fluets de Pétersbourg ; mêmes favoris soigneusement peignés, artistement coupés, mêmes frais visages ovales, même amabilité auprès des femmes, même usage familier de la langue française, même gaieté convenable qu'à Pétersbourg ; et *les gros*, dont deux ou trois fort gros, avec eux les moyens, tels qu'était Tchitchikof, je veux dire ceux qui ne sont plus sveltes. Les personnes de cette catégorie louvoyaient dans le voisinage des jeunes gens, et ils étaient bien plus portés à s'éloigner des dames qu'à s'approcher d'elles. Ils regardaient du côté des salles latérales s'ils ne verraient pas quelque part dresser des tables de whist. Ils avaient des faces arrondies et pleines, quelques-uns avec des petites verrues à poil, dont ils ne s'inquiétaient guère ; d'autres avec des marques de petite vérole, dont ils ne se désolaient plus. Ils n'avaient sur la tête ni frisure, ni huppe, ni *coup de vent*, ni *diable m'emporte*, noms tout français ; leur chevelure était tondue presque ras ou d'une certaine longueur, mais pommadée presque à plat ; les traits de la face, chez quelques-uns, étaient, sans reproche, un peu forts, les nez assez généralement épatés.

C'étaient les fonctionnaires publics, les notabilités de la ville. Hélas ! les gros, les tout gros s'entendent mieux à faire leurs affaires que messieurs les fluets à galbe ovoïde. Les fluets sont, soi-disant, au service comme employés réservés, attachés à de hauts fonctionnaires pour commissions de confiance, ou simplement immatriculés comme étant au service, et on ne voit qu'eux partout où il y a des hommes de loisir qui s'amuse ; leur existence est légère, frivole, précaire ; ils ne vont ni au feu, ni au bureau, ni à la terre ; on ne voit pas en quoi ils pourraient être utiles, soit à l'État, soit à eux-mêmes. Les gros, c'est différent, ceux-là n'acceptent jamais une position oblique, ils aiment ce qui est carré et ferme, et, si ces gens-là s'asseyent, on voit qu'ils sont si solidement assis, que l'emploi craquera sous eux, plutôt qu'ils ne se départiront du siège où ils se cramponnent. Ils ne tiennent nullement à l'éclat extérieur ; leur habit n'est pas du faiseur en vogue, encore moins d'un tailleur de Pétersbourg ; mais, en revanche, dans leur coffre, c'est une vraie bénédiction. Le fluet, au bout de trois ans, ne possède pas une *âme* qui ne soit engagée au Lombard¹². Le gros, sans bruit, voyez, au bout de la ville, il a acheté une maison sous le nom de sa femme ; puis, à l'autre bout, là-bas, une autre maison, puis un petit village un peu

¹² Le Lombard est un grand établissement de banque dirigé par un haut conseil de tutelle de tous les Instituts d'orphelins et d'orphelines, et de sourds-muets, placés sous les auspices de sa Majesté l'impératrice régnante ; on y place son argent à 4 pour 100, et l'on y engage ses biens meubles et immeubles ; on y peut hypothéquer jusqu'à dix mille âmes. Au-dessus de ce chiffre on s'adresse à la banque d'emprunt.

Une des plus considérables sources de revenus du Lombard consiste dans le monopole des cartes à jouer, et il n'en saurait être de plus sûr ni de plus productif que celui-là en Russie.

plus loin, puis un fort gros village à église, à maison *seigneuriale* ; et à la fin, après avoir servi Dieu et le tsar, acquis la considération qui ne manque jamais au riche, il prend son congé, il se retire sur ses terres : c'est un seigneur de village, c'est un bon *baîne* russe, il reçoit chez lui, et il est parfois un très bon vivant. Après lui, ah ! après lui ses héritiers, ordinairement des *fluets*, mènent très grand train le bien laissé par le père ou par l'oncle...

Telles étaient les étranges pensées qui se jouaient dans la tête de Tchitchikof, pendant qu'il examinait attentivement la composition de la société ; et il résultait de ces réflexions qu'il se réunit aux *gros*, parmi lesquels il rencontra presque toutes les personnes chez qui il s'était présenté le matin : le procureur général, figure dont les yeux étaient abrités sous d'énormes sourcils noirs, l'un d'eux à demi fermé, l'œil gauche comme s'il disait à quelqu'un : « Suis moi, mon cher, là dans l'autre chambre, j'ai un mot à te dire. » C'était, du reste, un homme sérieux et très économe de paroles. Le directeur de la poste, homme de taille plus que médiocre, mais grand philosophe et bel esprit à sa manière ; le président de cour, homme réfléchi, agréable... tous l'abordèrent comme une ancienne connaissance. Tchitchikof fit à chacun un petit salut tant soit peu de biais, mais non sans gentillesse. Ce fut le moment où il fit la connaissance de M. Manilof, gentilhomme campagnard très poli, très expansif ; et de M. Sabakévitch, autre gentilhomme un peu lourd, qui, une première fois, en cette occasion, lui marcha sur le pied en lui disant : « Pardon ! » tandis qu'on lui présentait une carte qu'il prit en faisant son salut oblique, que j'ai déclaré n'être pas sans grâce. Ces messieurs allèrent prendre place à des tables vertes, qu'ils ne quittèrent plus avant qu'on eut servi le souper. Il va sans dire que toute conversation cessa complètement, comme il arrive toutes les fois qu'on procède aux affaires graves. Le directeur des postes était, ai-je dit, très expansif ; cependant, une fois les cartes en main, il prit une physionomie pensive, remonta sa lèvre inférieure sur la supérieure et resta ainsi tant que dura le jeu. En jouant une figure, il frappait vigoureusement du revers de la main la table, en disant, si c'était une dame : « Marche, la femme du curé ! » Et si c'était un roi : « En avant, le paysan de Tambob ! » Sur quoi le président disait : « Et moi, je lui coupe la moustache ; rasé, le paysan ! » Quelquefois le coup donné au centre de la table, en jouant la carte, était accompagné de mots tels que ceux-ci : « Eh bien ! vaille que vaille, tenez, carreau ! » ou bien les mots torturés à plaisir : « Pique, piquet, picard, picotin, pico-pico !... Cœur, petit cœur, joli cœur, cœurlet, la cœurelurette, » et c'est ainsi qu'ils avaient l'habitude de baptiser entre eux les couleurs.

Après le jeu, disputes à haute voix, comme d'usage. Notre voyageur disputa aussi, mais il soutint ses dires d'un ton plein d'urbanité. Jamais il ne disait : « Vous êtes allé... » Mais : « Vous avez bien voulu aller en cœur ; j'ai eu l'honneur de couper votre cinq, » et à l'avenant. Il faisait plus : pour aider au rétablissement de l'harmonie, il leur présentait à tous impartialement sa tabatière d'argent, au fond de laquelle on apercevait deux violettes prodigues de leur parfum.

L'attention de Tchitchikof était plus particulièrement fixée sur MM. Manilof et Sabakévitch, les deux nobles campagnards dont j'ai parlé plus haut. Il prit à part le président de cour et le directeur des postes, et les questionna l'un après l'autre sur ces deux gentilshommes. L'ordre dans lequel il procéda à cette petite enquête indique, ce me semble, dans le questionneur, un esprit sensé, solide et pratique. Il commença par demander combien chacun de ces messieurs avait d'âmes, dans quel état étaient ses terres, et si celles-ci étaient hypothéquées ou non ; et c'est à la fin de l'information qu'il demandait les noms et prénoms des personnes.

En peu de temps il parvint à faire la conquête de deux campagnards. Manilof, qui était encore dans toute la force de l'âge, qui avait les yeux d'une fadeur douce-reuse, et clignotait à tout éclat de rire, l'avait soudainement pris en grande affection. Il lui pressa longtemps la main, et le pria avec instance de venir le voir à son village, situé à une quinzaine de verstes (kilomètres). Tchitchikof répondit, en lui faisant une charmante inclination de tête et lui pressant la main, qu'il était très disposé à l'aller visiter, et qu'il s'en faisait même un *devoir sacré*. Sabakévitch survenant en ce moment, lui dit de son côté, mais laconiquement : « Vous viendrez chez moi. » Et, en prononçant ce peu de mots, il souleva un pied chaussé d'une botte d'une si gigantesque mesure, qu'on trouverait difficilement ailleurs un autre pied qui la remplit comme le sien, surtout aujourd'hui, que, dans notre bonne Russie, les Samsons et les Hercules ont commencé à devenir des curiosités. Tchitchikof retira à temps ses petits pieds de citadin, et évita heureusement une cruelle foulure.

Le lendemain Tchitchikof dîna et passa la soirée chez le maître de police, où, dès les trois heures après midi, on se mit au whist, séance qui dura jusqu'à deux heures après minuit. Là, il fit la connaissance d'un propriétaire des environs, du nom de Nozdref, homme de quelque trente ans, gaillard sans gêne, qui, après avoir échangé quelques mots, se mit à le tutoyer. Il n'y avait pas à s'en choquer, puisqu'il était de même aux *tu* et aux *toi* avec le maître de police et avec le procureur lui-même. Une chose frappa, du reste notre voyageur : lorsqu'on se fut mis à s'échauffer au jeu, les deux fonctionnaires, surveillant le nouvel arrivant, commencèrent à vérifier exactement ses levées, et suivirent de l'œil chaque carte qu'il jouait.

Le jour suivant, Tchitchikof gratifia de sa soirée le président de cour, qui reçut toutes ses visites sans dépouiller sa robe de chambre assez grasseuse, malgré la présence de deux dames.

Le quatrième jour il alla, dans l'après-dîner, chez le vice-gouverneur. Le jour suivant, il se trouva à un dîner de cérémonie chez le fermier des eaux-de-vie, puis à un dîner sans façon chez le procureur, petit dîner qui en valait bien un grand ; puis chez le maire, à un déjeuner de sortie de messe, qui valait, certes, un dîner pour l'abondance. Bref, il n'y avait pas moyen qu'il passât une heure chez lui en repos, et il ne rentrait à son auberge que pour dormir et changer de linge. Il sut parfaitement se retourner au milieu du tout ce peuple de notables, et s'y montra tout à fait homme du monde. Quel que fût le sujet d'un entretien, il savait soutenir la conver-

sation. Était-il question de haras, on aurait pensé qu'il n'avait vu que cela ; chiens, il faisait, sur la plupart des meutes et des races, des observations fort judicieuses ; enquêtes judiciaires, il faisait bien voir qu'il savait toutes les manigances de MM. les juges ; citait-on des coups de billard extraordinaires, là encore il n'était pas pris au dépourvu ; parlait-on vertus, il en raisonnait avec âme et les larmes aux yeux ; bi-schow ou vin chaud, il savait pour le faire des recettes admirables ; douanes, il pouvait en revendre aux plus malins pour déjouer les inventions de la contrebande : et il est à observer qu'il savait envelopper le tout d'un certain air de gravité douce qui donnait du poids à sa parole. Il ne parlait point haut, mais très distinctement, sans hâte ni lenteur : c'était, en somme, relativement aux localités, un homme très comme il faut. Tous les fonctionnaires étaient contents de le voir séjourner si volontiers dans leur ville. Le gouverneur s'expliqua fort honorablement sur son compte, en disant : « C'est un *homme bien intentionné* ; » le procureur le proclama *homme entendu* ; le colonel de gendarmerie le jugea *un savant* ; le président de la chambre le qualifia *d'honorable et bien élevé* ; le maître de police ne cessa de le citer comme un homme *des plus agréables* ; la femme du maître de police, allant plus loin, faisait de lui le plus aimable et le plus excellent des hommes. Il n'y eut pas jusqu'à Sabakévitch, homme très avare d'éloges, qui, un soir, étant revenu tard la nuit dans son manoir, se coucha en disant à sa femme, qui était fort maigre, qu'ayant passé la soirée chez le gouverneur, et dîné le lendemain chez le maître de police, il avait fait la connaissance du conseiller de collègue Paul Ivanovitch Tchitchikof, qui était un homme des plus agréables ! À quoi son épouse, se laissant aller malgré elle à une comparaison mentale, répondit en toussillant et le poussant légèrement du genou.

L'opinion était donc très favorable au voyageur, et elle se soutint parfaitement, unanimement dans toute la ville, jusqu'à ce que le bruit d'une particularité, d'un étrange projet qui lui fut attribué, et dont nous allons instruire nos lecteurs, jeta la confusion et l'incertitude dans tous les esprits à son sujet.

CHANT II

La famille Manilof

Tchitchikof fait atteler pour aller voir Manilof, qui lui a dit demeurer à quinze kilomètres de la ville. – Pétrouchka reste préposé à la garde des effets. – Portrait de Pétrouchka ; l'auteur s'excuse de présenter au public dédaigneux de Russie le laquais et le cocher d'un héros qui lui-même n'est ni prince, ni comte, ni baron ni même général. – Tchitchikof franchit la barrière de la ville et une distance de quinze verstes, puis une seizième verste. – Là un paysan est interrogé sur le village nommé Manilovka. – Après une demi-douzaine de verste encore, Tchitchikof arrive enfin. – Description des localités, – Joie de Manilof voyant venir une visite quelconque, puis reconnaissant Tchitchikof. – Insignifiante impatience de certains personnages. – Portrait de Manilof, en qui on voudrait voir une passion, une manie, un vice, afin de savoir de lui quelque chose. – M^{me} Manilof est bien la femme de son mari, et tous deux sont bien les père et mère des petits Manilof. – Manières cérémonieuses du couple sentimental. – Trio de louanges données sans restriction à toutes les notabilités de la ville. – Recrudescence de compliments mutuels. – La salle à manger, les enfants, leur gouverneur. – Manilof fait briller à table l'instruction de ses héritiers. – Thémistocle mord Alcide à l'oreille. – Manilof, après le dîner, emmène son convive dans sa petite tabagie, qu'il nomme son cabinet. – Tchitchikof, qui ne fume pas, se prête aux propos bucoliques et sentimentalistes de son amphitryon et en fait une transition pour savoir s'il est mort beaucoup de monde dans le village depuis le dernier cens. – L'intendant en apporte la liste. – Caractère et position de cet homme. – Tchitchikof veut avoir ces âmes mortes : Manilof craint un moment que son convive ne soit fou, puis il se rassure, revient aux propos idylliques, il promet d'aller à la ville, au premier jour, passer l'acte de vente de ses morts, et reçoit les tendres adieux de son ami. – M^{me} Manilof et les deux jeunes savants au moment du départ. – Il est promis des joujoux. – Derniers efforts faits pour retenir l'aimable visiteur. Tchitchikof part. – Il y a de l'orage dans l'air. – Manilof, toujours rêveur, rêve ce soir-là plus rêveusement que jamais ; une seule question l'interloque : « À quoi bon acquérir des âmes mortes ? »

Il y avait déjà plus d'une semaine que le voyageur était dans la ville, allant à toutes les soirées et à tous les dîners, et passant son temps, comme on dit, très agréablement. À la fin, il se décida à étendre le cours de ses visites hors de la ville, en commençant par MM. Manilof et Sabakévitch, à qui il avait engagé sa parole. Peut-être qu'en ceci il fut excité par un autre mobile, par une pensée positive plus impor-

tante, plus selon son cœur... Mais c'est ce que le lecteur apprendra peu à peu, à mesure que les faits passeront devant nous, s'il a toutefois la patience de lire cette nouvelle, il est vrai très longue, et qui se développera de plus en plus, et même fort largement en approchant de la fin, laquelle sera, ici comme partout, la couronne de l'œuvre.

Il avait été ordonné au cocher Séliphane d'atteler les chevaux de très grand matin à la britchka. Pétrouchka devait, au contraire rester préposé à la garde de la chambre et de la valise. Il faut que le lecteur fasse connaissance avec ces deux domestiques, serfs de notre héros. Il va sans dire que ce sont des personnages peu marquants, pas même de ceux qu'on appelle de second plan ou même du troisième ; il va sans dire aussi que la marche et les ressorts de notre épopée ne sont pas appuyés sur eux et ne font que les toucher et les accrocher un peu en passant : mais l'auteur aime beaucoup à se montrer fécond en menus détails et, tout Russe qu'il est, il a la prétention d'être ponctuel comme un Allemand. Cela prendra du reste bien peu de temps et d'espace, car nous n'ajouterons presque rien à ce que le lecteur sait déjà de Pétrouchka, c'est-à-dire que Pétrouchka était porteur d'une redingote brune qui avait appartenu à son maître, et qu'il avait, comme en ont les gens de sa profession, gros nez et grosses lèvres. Par caractère, il était plutôt sombre et muet que grand parleur ; il avait même un noble penchant à la civilisation, c'est-à-dire à la lecture des livres ; seulement il ne s'occupait pas du sujet. Et que lui importait s'il s'agissait des amours d'un héros, ou d'un A, B, C, ou si c'était un livre de prières ? il lisait tout avec une égale attention ; si on lui eût donné un livre de chimie, il ne l'aurait pas refusé. Ce qui lui plaisait n'était pas ce qu'il lisait, mais la lecture, ou mieux l'acte de la lecture même, admirant que des lettres il sortît éternellement quelques mots dont parfois le diable sait le sens. Il gardait de préférence, dans cette opération, la position couchée et s'établissait dans l'antichambre, et sur son lit, c'est-à-dire sur le matelas qui serait, par cette pression de jour et de nuit, devenu mince comme une galette, s'il ne l'eût pas été d'avance.

Outre sa fureur de lecture, il avait encore deux habitudes, celle de dormir tout habillé, en surtout, et d'exhaler de toute l'économie de sa personne une senteur à lui particulière, qui était son atmosphère inséparable, une atmosphère de renfermé et de chambre à coucher, si bien qu'il suffisait d'arranger son lit même dans une maison non encore habitée, et d'y apporter son manteau et ses habits pour qu'il semblât que, dans cette chambre, on vécût sans air frais depuis dix ans. Tchitchikof, homme très délicat, et même dans certains cas, fort peu endurant, dès qu'il s'était étiré et avait aspiré, le matin, l'air de l'appartement, fronçait le sourcil, secouait la tête et disait : « Que diantre est-ce donc ? tu transpires, drôle. Tu devrais bien aller au bain. » Pétrouchka ne répondait rien et tâchait d'avoir l'air de s'occuper de quelque chose ; il allait, une brosse à la main, près de l'habit du maître suspendu à un clou, ou tout simplement il rangeait les chaises ou le linge. Quant à ce qu'il pensait en ce moment, il se disait peut-être à lui même : « Et toi, tu es aussi gentil garçon ; ne te mets-tu pas tout en nage à répéter quarante fois la même chose ? » Au reste, Dieu sait ce que pense un domestique serf dans le temps où son maître lui fait des remontrances.

Voilà ce qu'on peut dire de Pétrouchka pour cette première fois... Le cocher Sé-liphane était un tout autre homme...

Mais l'auteur a vraiment conscience d'occuper si longtemps son lecteur de gens plus que subalternes, lui qui sait combien peu volontiers le monde aime à explorer les couches inférieures de la société. *L'homme russe*, le voici : il a un grand penchant à faire connaissance avec quiconque est au moins d'un grade au-dessus de lui, et la connaissance chancelante d'un prince ou d'un comte lui semble fort préférable aux plus intimes affections entre égaux. L'auteur même a honte de son héros, qui n'est que conseiller de collègue¹³. Comme ses inférieurs, les conseillers de cour voudront se lier avec lui ; mais ceux qui ont atteint le titre de général, ceux-ci peut-être jetteront sur le livre un de ces regards méprisants que jette l'homme du haut de son orgueil sur tout ce qui ne rampe pas à ses pieds, ou, qui pis est, ne feront aucune espèce d'attention au livre ni à l'auteur. Tout en restant sous le coup de la possibilité d'un tel affront, il faut retourner à mon héros.

Ayant donné ses ordres dès le soir même, puis étant réveillé de très bonne heure, s'étant levé, s'étant lavé et relavé le corps depuis les pieds jusqu'à la tête avec une éponge mouillée, ce qu'il ne faisait que les dimanches (et ce jour-là était un dimanche), s'étant rasé de si près, que ses joues en furent douces, unies et lustrées comme du satin, ayant mis un habit caneberge à pluie d'or, et une pelisse d'ours noir, il sortit, et, au bas de l'escalier, se fit soutenir tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, par le garçon d'auberge, et monta en britchka. L'équipage sortit avec bruit de la porte cochère de l'hôtellerie. Un pope qui passait lui ôta son chapeau ; plusieurs petits garçons, aux souquenilles sales, tendirent la main en disant : « Monsieur, donnez à des orphelins ! » Le cocher, ayant remarqué que l'un d'eux aimait à grimper derrière les équipages et serrait de près la britchka, lui cingla la figure d'un coup de fouet, et la britchka se sentit assez rudement ballottée sur le pavé de la rue. Dans le lointain on voyait avec joie paraître la barrière peinte en noir et en blanc coupée par une raie rouge sang de bœuf, comme toutes les barrières. C'était l'annonce que le cahotement du pavé et les autres désagréments allaient cesser. Et en effet, après quelques dernières secousses des plus rudes, Tchitchikof se sentit à la fin rouler sur la terre molle. La ville avait à peine disparu derrière lui que déjà commencèrent à paraître, des deux côtés de la route, sous tous les aspects possibles, les menus symptômes de l'état inculte et sauvage où étaient laissées les communications ; c'était une double ligne inégale et accidentée de taupinières, de sapinières, de touffes naines, de pins maigres et souffreteux, de pieds calcinés d'anciens troncs que l'incendie avait dévorés, de sauvages bruyères et autres ornements de ce genre. Il arrivait même que des villages s'étendaient alignés en deux parallèles exactes ; ils ressemblaient par leur construction à du vieux bois en bûches superposées, qu'on aurait mises sous une toiture de planches grises, ornée à son rebord de découpures en bois pareilles à

¹³ Rang civil qui correspond au grade de colonel de la ligne.

ces dessins à jour qu'on fait aux essuie-mains, dans nos campagnes, depuis les temps de Rurick et d'Oleg.

Quelques paysans, comme à l'ordinaire, bâillaient empaquetés dans leurs amples touloupes, sur les bancs que formait un bout de madrier posé sur deux piquets devant leur porte cochère. Des femmes à large face et à la gorge bridée par le cordon de la taille prise au niveau des aisselles, regardaient des fenêtres du haut, tandis qu'un veau regardait encore plus naïvement par la lucarne du bas et qu'un pourceau avançait son groin entre les barreaux de la palissade. En un mot, c'était un paysage excessivement connu. Après avoir franchi quelques kilomètres d'une si agréable contrée, Tchitchikof se rappela que, d'après l'indication même de Manilof, là devait être son village. Mais il vit filer le seizième poteau, et toujours point de village. S'il n'avait pas rencontré deux paysans sur la route, il lui aurait fallu en faire son deuil et regagner la ville. À la question : « Où est le village Zamanilovka ? » les paysans ôtèrent leur chapeau, et l'un d'eux (indubitablement le plus sage, il portait une barbe en coin à fendre le bois), répondit : « Manilovka peut-être, et non Zamanilovka.

– Oui, oui bien, Manilovka !

– Manilovka ! Ah ! ainsi, tu feras encore une verste, et alors t'y voici ; c'est-à-dire de ce côté, à ta droite.

– À droite ? dit le cocher.

– À droite, répondit le paysan, oui, c'est la route pour Manilovka. Quant à Zamanilovka, il n'y en a pas trace dans le pays. On nomme l'endroit ainsi, c'est à dire, son nom est Manilovka ; mais Zamanilovka, non, il n'y en a pas du tout. Va tout droit, tu verras sur la montagne une maison de pierre, et à deux étages, la maison du maître, c'est-à-dire, dans laquelle est le seigneur. Tu seras devant Manilovka, mais sois sûr que, pour Zamanilovka, il n'y en a pas du tout de ce nom, et il n'y en a jamais eu. »

Notre britchka se lança à la quête de Manilovka. Ils firent d'un trait deux kilomètres ; ayant alors remarqué un petit chemin à ornières, ils le prirent : puis ils le longèrent bien l'espace de trois ou quatre kilomètres, mais toujours sans apercevoir la moindre apparence de maison en pierre. Tchitchikof, à cette occasion, se souvint que quand en Russie un ami, un campagnard vous prie de venir le voir chez lui à quinze verstes, il faut au moins doubler ce nombre pour se faire une idée approximative de la vraie distance. La terre de Manilovka n'avait rien dans son site qui pût intéresser. La maison seigneuriale était perchée sans encadrement, seule, sur un monticule ou plutôt sur un simple tertre, exposée à tous les souffles de la rose des vents ; le versant qu'elle dominait était comme une sorte d'ample boulingrin frais fauché ; le maître y avait fait planter deux ou trois *clumbs* à l'anglaise, composés de lilas, de seringas, et d'acacias à fleurs jaunes. Quelques bouleaux atrophiés formant

un massif assez laid élevaient, à dix pieds au-dessus du sol, leurs cimes incapables de donner de l'ombrage, ce qui ne l'avait pas empêché de se construire, sous deux de ces arbres vieillots et poitrinaires, une tonnelle à toit plat : elle consistait en six supports révolus de lattes croisées, peintes en vert et avec cette inscription au-dessus de l'entrée formée par deux colonnettes : « Temple de la méditation solitaire. » À vingt pas de ce temple soi-disant, était une mare, supposons un étang, couverte de végétations épaisses, qui jouaient le tapis de billard, et telles enfin qu'on en voit d'ordinaire dans les jardins anglais de presque tous nos campagnards russes.

Au pied du versant et en partie sur le versant même, de noires petites chaumières faisaient tache çà et là, et notre héros, on ne sait pourquoi, se mit à les compter, et il en compta plus de deux cents. Nulle part il n'y avait entre elles ni arbres, ni buissons, ni verdure quelconque ; on ne voyait que des rondins brunis et déprimés par le temps. Deux commères seules animaient le paysage ; elles avaient relevé pittoresquement leurs habits, et, s'en étant fait une ceinture bien assujettie sur les hanches, elles entrèrent bravement jusqu'aux genoux dans l'eau dormante de l'étang, d'où elles tirèrent par deux balises de bois un méchant filet à compartiments, où se trouvaient pris deux écrevisses et un imprudent gardon ; ces femmes semblaient être en querelle et se faire l'une à l'autre des gronderies énergiques. Plus loin, à gauche, brunissait, bleuâtre et peu agréable à l'œil, un triste bois de pins. Le temps était lui-même très propre à rendre tout site maussade et fatigant ; le jour n'était ni clair, ni sombre, mais d'un certain gris indéterminé rappelant la teinte générale de l'uniforme des soldats de garnison. Pour compléter le tableau, il y avait là un coq qui témoignait du *variable* aussi bien qu'eût pu faire un baromètre ; il avait eu l'envergure du bec fendue jusqu'au cerveau par l'effet de fureurs rivales dont la cause est fort connue ; il n'en brillait que plus fort et se battait les flancs de ses ailes ébouriffées et pantelantes, qui ressemblaient à de vieux débris de nattes de til¹⁴ traînés sur les chemins. En entrant dans la cour, Tchitchikof aperçut, sur le seuil de l'auvent, le maître lui-même, qui était là en surtout de chalis fond vert, tenant sa main gauche au front en guise de garde-vue, comme pour voir mieux l'équipage qui arrivait à lui. À mesure que la britchka avançait vers l'auvent, les yeux du seigneur s'éclaircissaient, et un sourire allait s'épanouissant de plus en plus sur son visage.

« Paul Ivanovitch ! s'écria-t-il enfin, au moment où Tchitchikof sortait de la britchka. À la fin, vous vous êtes souvenu de nous. »

Les deux amis s'embrassèrent fortement, et Manilof emmena sa visite dans l'appartement. Malgré le peu de temps qu'ils mettront à traverser l'avancée, l'anti-chambre, la salle à manger, voyons si nous parviendrons à dire quelque chose du maître de la maison. Mais ici l'auteur doit reconnaître que l'entreprise n'est pas sans difficulté. Il est beaucoup plus facile de représenter des caractères aux grands traits, car alors tout bonnement, on jette la couleur à pleines mains : des yeux noirs pleins de feu, de longs sourcils pendants, un front sillonné de rides profondes, un manteau

¹⁴ La seconde écorce très fine du tilleul ou du bouleau.

noir ou braise ardente jeté sur l'épaule... et le portrait est fait. Mais tous ces messieurs si semblables entre eux, tels qu'on en voit chez nous par douzaines, et qui, à les regarder quelque temps, offrent de petites particularités à peine saisissables, ces messieurs sont vraiment tout ce qu'il y a de plus ingrat pour le pauvre artiste condamné à les peindre. Ici on avouera qu'il faut porter la plus grande intensité d'attention, pour faire ressortir devant soi des traits sans relief et presque frustes, et en général il faut, avec de tels originaux, plonger là un regard bien exercé, bien scrutateur, pour trouver quelque chose qui ait ombre de physionomie. Dieu seul peut être sait quel était le caractère de Manilof. Il y a une sorte d'hommes qu'on nomme des *ni ci ni ça*, à la ville Bogdane, au village Séliphane, comme dit le proverbe ; c'est peut-être dans cette classe qu'il faut ranger Manilof.

Au premier coup d'œil c'est un homme de bonne mine ; les traits de son visage ont de l'agrément, mais dans cet agrément il semblait qu'il eût été mis trop de sucre ; dans ses manières et dans le tour de sa phraséologie coutumière, on sentait le parti pris de faire des connaissances et de passer pour un homme charmant. Son sourire était, voulait être engageant ; sa chevelure était blonde et ses yeux bleu de faïence. Dans la première minute de sa conversation on ne pouvait s'empêcher de dire : « Quel homme agréable et bon ! » Dans la minute suivante on ne disait rien du tout, et, à la troisième on pensait : « Que diable est-ce que cet homme ? » et on s'en allait plus loin ; si on ne s'en allait pas, on éprouvait un ennui mortel. On ne pouvait attendre de lui aucun mot vif ni même aucun de ces mots supportables qu'on entend de quiconque est mis sur un sujet qui lui tient tant soit peu au cœur. Chacun a sa manie spéciale : chez l'un c'est la manie des chiens couchants ; chez un autre, c'est la manie de la musique, et il se croit unique pour sentir la profondeur de certains chefs-d'œuvre de l'art ; un troisième est passé maître en bonne chère ; un quatrième est incomparable quand il joue un rôle de trois pouces plus haut que n'est sa taille naturelle, et il est toujours en scène ; un cinquième a des goûts moins ambitieux, il dort, ou bien, à la promenade, il grille visiblement du désir de se montrer attelé en bricole à quelque aide de camp général de passage, afin d'être bien remarqué dans toute cette gloire par ses connaissances et par les gens de la localité ; un sixième est gratifié d'une main qui sent une envie irrésistible de plier par un coin un as ou un deux de carreau¹⁵, tandis que la main du septième se glisse d'instinct vers sa bourse, et, pour être sûr d'avoir des relais, a soin d'arriver plus près de la personne de M. le maître de poste ou même des postillons ; en un mot chacun a son tic, mais Manilof n'offre rien de saillant à l'observateur. À la maison, il parle peu, et, la plupart du temps, il réfléchit, il pense ; ce qu'il pense, c'est un mystère, non pas entre Dieu et lui, mais un mystère, je crois, pour lui-même. On ne peut pas dire qu'il ait jamais médité quelque système de grande culture, car il n'allait jamais voir ses champs et, chez lui, l'économie rurale était visiblement abandonnée au hasard.

Quand son régisseur lui disait :

¹⁵ C'est-à-dire *faire paroli* au jeu.

« Monsieur, il faudrait bien faire telle ou telle chose.

– Hum, ce ne serait pas mal, » répondait-il en retirant sa pipe de ses lèvres, et livrant à l'atmosphère un trésor de blanche fumée, habitude prise jadis à l'armée, où il avait laissé la réputation d'un officier très doux, très délicat et très bien élevé, mais d'un vrai bourreau de tabac turc. « Oui, oui, ce ne serait pas mal ; ce ne serait pas mal, hum ! »

Quand un de ses paysans venait le trouver et lui disait en se grattant la nuque :

« Maître, permets que j'aille chercher de l'ouvrage afin que je gagne de quoi payer ma redevance.

– Bon, va, » lui répondait-il tout en fumant sa pipe ; et il ne lui venait pas même à l'esprit que cet homme allait se livrer, loin de ses yeux, à ses habitudes invétérées d'ivrognerie.

Quelquefois, du haut de son perron, jetant un regard long et fixe sur sa cour, sur la route, et plus loin sur l'étang, il rêvassait à un passage souterrain qui, de la maison, s'étendrait sur tout cet espace, puis il quittait cette idée et passait à celle d'un grand pont en pierre jeté sur l'étang ; sur ce pont seraient à droite et à gauche des bancs où les marchands forains viendraient étaler et débiter les diverses marchandises communes nécessaires aux villageois. Toutes les fois qu'il se représentait ce champ de foire, ses yeux s'humectaient d'attendrissement et sa figure s'animait d'un air de grande satisfaction. Ces embryons d'idées, qu'il donnait volontiers pour des projets à peu près arrêtés, restaient à l'état de songes vagues, mais persistant comme l'idée fixe de celui qui n'a plus d'idées. Il y avait dans son cabinet, sur le bureau, un livre qu'on y a toujours vu et toujours avec un signet à la page 15. Il le lisait constamment depuis plusieurs années, sans avoir pu sortir de ces quatorze premières pages.

Il manquait éternellement quelque chose dans sa maison. Le salon avait son meuble tendu d'une belle étoffe de soie, qui, sûrement, lui avait coûté une somme assez forte ; par malheur l'étoffe avait manqué pour deux fauteuils, qui avaient, en attendant, été couverts de deux nattes de til. Le maître de ce beau meuble ne manquait pas, depuis plusieurs années, d'avertir ses visites de ne pas s'asseoir sur la grosse enveloppe poudreuse de ces sièges, et il disait : « Ce sont deux fauteuils qui ne sont pas prêts. » Dans une autre pièce, il n'y avait pas de meuble du tout, quoi qu'il eût été dit, dès les premiers jours après le mariage de Manilof :

« Ma chère amie, il faut que je songe à meubler cette chambre au moins d'un meuble provisoire, et j'aviserais après. »

Le soir, on mettait sur la table un joli chandelier de bronze noir, dont la tige était formée par le groupe des trois Grâces, et le haut pourvu d'un charmant garde-

vue en nacre de perle ciselé et, de front avec cet objet agréable à l'œil, on posait un vieux chandelier de cuivre invalide, boiteux, faussé, courbé, tout ensuiffé... Eh bien, ni le maître, ni les dames, ni les valets, personne ne remarquait même le contraste choquant de ces deux objets si disparates.

Sa femme... Du reste ils étaient très contents l'un de l'autre. Bien qu'ils eussent plus de huit ans de mariage, les conjoints s'apportaient l'un à l'autre un quartier de pomme, un petit bonbon, une noisette, et ils se disaient avec l'innocente émotion du plus tendre amour : « Voyons, m'ami (ou m'amie), ferme les yeux et ouvre le petit bécot, et on aura du nanan. » Il va sans dire que le petit bécot s'ouvrait aussitôt, et on ne peut plus gentiment. Avant les jours de naissance et de fête patronale, des surprises étaient préparées : c'était quelque joli étui à cure-dents ou un essuie-plume brodé en perles, ou à l'avenant. Souvent ils étaient assis sur le divan, et tout à coup, sans qu'on pût en deviner la cause, l'un posait sa pipe, l'autre son ouvrage, et ils s'imprimaient l'un à l'autre un si long et rude baiser, qu'avant qu'ils eussent fini ce jeu on avait tout le temps de fumer une cigarette. En un mot, ils étaient ce qu'on appelle heureux. Certainement il était trop facile de voir que, dans la maison, il y avait assez des choses à faire sans ces longs baisers et ces adorables surprises, et qu'on eût pu leur poser beaucoup de questions gênantes pour leur amour-propre. Pourquoi, par exemple, la cuisine se faisait-elle bêtement et dans le plus grand désordre ? Pourquoi est-on à court de provisions en tout genre ? Pourquoi une ménagère qui est une voleuse ? Pourquoi des gens sales, infects, et presque toujours pris de vin ? Pourquoi toute la valetaille des cours dort-elle librement douze heures du jour et ne fait-elle que des sottises pendant les douze autres ? Ce qui répond à toutes ces questions, c'est que M^{me} Manilof est une personne *bien élevée*. Et la bonne éducation est donnée, comme on sait, dans des pensionnats. Et dans les pensionnats, comme on sait, il est enseigné qu'il y a trois choses qui constituent la base des vertus humaines : le français, indispensable au bonheur de la vie de famille ; le piano, pour charmer les moments de loisir du mari ; et enfin, la partie du ménage proprement dit, qui consiste à tricoter des bourses et à préparer de jolies petites surprises. Pourtant il y a des raffinements, des perfectionnements dans les méthodes, surtout dans ces derniers temps ; tout ceci dépend de l'esprit et des moyens de la maîtresse de pension. Il est d'autres pensions où c'est la musique qui est en avant, puis le français et enfin la partie du ménage. Et quelquefois il arrive que, dans le programme, la première chose est la science du ménage, ou les ouvrages de mains pour surprises, puis le français et enfin la musique. Il y a méthodes et méthodes, programmes et programmes. Il faut encore remarquer, quant à M^{me} Manilof... Mais j'en conviendrai, j'ai une peur effroyable de parler des dames, et il est temps de retourner à nos amis, qui se tenaient depuis quelques minutes près de la porte du salon, combattant de courtoisie à qui n'entrerait pas le premier.

« De grâce, ne faites donc pas de façons avec moi ; je passerai après vous, disait Tchitchikof.

– Non, pardon, je ne me permettrai point de prendre le pas, moi campagnard, sur une visite si... aimable, si parfaitement civilisée.

– Civilisée !... Vous voulez rire... Allons, de grâce, passez.

– Eh bien donc, veuillez entrer, je vous prie.

– Et ça pourquoi ?

– Je sais ce que je dois... » repartit Manilof d'un air tout à fait gracieux.

Les deux amis finirent par franchir le seuil du salon en marchant de côté et se faisant face, puis aussitôt Manilof prit Tchitchikof par la main :

« Permettez-moi de vous présenter ma femme, lui dit-il. Ma chère amie, monsieur est Paul Ivanovitch. » ajouta-t-il en s'adressant à sa femme.

Tchitchikof regarda la jeune dame, qu'il n'avait pas du tout aperçue dans la chaleur des cérémonies de la porte. C'était une assez jolie femme et habillée tout à fait à son avantage ; elle portait une capote de soie damassée d'une couleur tendre ; elle jeta précipitamment, et d'un gracieux mouvement du poignet, je ne sais quel objet sur la table, et le saisit avec le voile de son mouchoir de batiste à coins brodés qu'elle tenait à la main. Elle se leva du divan où elle s'était tenue assise. Tchitchikof fit avec grand plaisir le mouvement de lui baiser la main. Elle lui dit en traînant un peu les paroles que c'était bien aimable à lui d'être venu les *charmer* de sa présence ajoutant qu'il ne se passait pas de jour que Manilof ne parlât de Paul Ivanovitch.

« C'est vrai, dit Manilof ; elle me disait deux ou trois fois chaque jour : « Eh bien, tu vois, il ne vient pas. – Attends, chère amie, il viendra. – Il ne viendra pas. – Il viendra. » Et vous voici à la fin ; vous nous honorez de votre bonne visite. Ah ! c'est un grand, un bien grand plaisir que vous nous faites là, un vrai jour de mai, fête de cœur... »

Tchitchikof, voyant ce chaleureux accueil aller jusqu'à employer ces mots de fête du cœur, sentit un peu de trouble et répondit avec une humilité sincère que, pour des termes si gracieux, il était d'un nom et d'un rang bien modestes, bien chétifs...

« Bah ! bah ! vous avez tout en vous, tout, tout, et même à mon sentiment plus que cela encore.

– Comment avez-vous trouvé notre ville ? se hâta de dire M^{me} Manilof ; y avez-vous passé votre temps sans trop d'ennui ?

– C'est une très jolie ville, répondit Tchitchikof, une ville qui me plaît beaucoup ; j'y ai passé tous ces dix à douze jours très agréablement : j'y ai trouvé une société très aimable.

– Et que vous semble de notre gouverneur ?

– N'est-ce pas, dit Manilof, que c'est un homme très distingué... et qui reçoit à merveille ?

– Vous avez parfaitement raison, répondit Tchitchikof, c'est un homme tout à fait comme il faut. Et comme il a pris en main les rênes de son administration ! comme il comprend bien ses devoirs ! Il faut souhaiter à notre patrie beaucoup de magistrats comme celui-là.

– Ah ! comme il sait, n'est-ce pas, en recevant quelqu'un, observer la délicatesse du langage et des manières... ajouta Manilof en faisant ma délicate figure de haut magistrat qui reçoit l'administré ; et de plaisir le hobereau fermait aux trois quarts les yeux, à peu près comme un chat à qui on passe légèrement les doigts sur la gorge et autour des oreilles.

– C'est un homme très accueillant et très agréable, reprit Tchitchikof. Et comme il est adroit de ses mains ! Vrai, j'ai eu de la peine à en croire mes propres yeux. Comme il s'entend à broder des dessous de lampe et des dessus de presse-papiers, de coussinets et de tabourets ! Il m'a fait voir une bourse en perles, qui est de son travail... En vérité, je ne sais si les doigts de fée de madame pourraient mieux faire que cela.

– Et notre vice-gouverneur, hein ? n'est-ce pas aussi un aimable homme ? dit Manilof en commençant à manœuvrer ses yeux comme tout à l'heure.

– C'est un charmant, un très charmant homme, répondit sans balancer Tchitchikof.

– Ça, permettez : que vous a semblé de notre maître de police ? n'est-ce pas que c'est vraiment un homme agréable ?

– Comment donc ! et très agréable, même ; de plus, un brave homme et plein d'esprit. Le président de cour, le procureur général et moi, nous avons été battus au whist chez lui ; nous avons joué *jusqu'aux derniers coqs*¹⁶. C'est un brave, un excellent homme.

– Eh bien, vous allez me dire votre avis sur la femme du maître de police, ajouta M^{me} Manilof ; n'est-ce pas vrai que c'est une très aimable femme ?

¹⁶ Jusqu'au jour suivant.

– Oh ! c’est une des plus excellentes femmes que j’aie connues, une femme essentielle, » dit Tchitchikof.

On ne manqua pas, après cela, de passer en revue le président, le procureur et le directeur de la poste, de sorte qu’il ne fut pas oublié un seul des fonctionnaires un peu marquants de la ville : et notez, je vous prie, que tous se trouvèrent les plus honnêtes gens du monde.

« Est-ce que vous habitez la campagne à poste fixe ? dit Tchitchikof aux deux époux.

– Oui, la plupart du temps, répandit Manilof ; quelquefois nous allons passer une, deux, trois semaines à la ville, uniquement pour voir des gens comme il faut ; c’est indispensable : on deviendrait sauvages, à vivre constamment confinés dans une campagne.

– C’est très vrai, dit Tchitchikof.

– Eh mais ! oui, reprit Manilof : ce serait tout autre chose si l’on était bien avoisiné ; si, par exemple, on possédait à quelques kilomètres de chez soi... si, par exemple, un homme demeurerait là tout près, avec qui on pût, en quelque sorte, parler de choses agréables, du vrai bon ton, du bon goût et des manières du monde, et suivre ici l’étude de quelque bonne petite science, n’est-ce pas ?... de ces choses, hein ! qui dégourdissent l’âme, vous savez ! ces choses qui font pousser des ailes... pour s’envoler... »

Manilof avait certainement ici à rendre l’idée de *choses* pour lesquelles il n’y a pas de mots. S’étant aperçu que la langue se refusait à le suivre dans ces hauteurs, il exprima, d’un geste élevé, le fait poétique de son exaltation, et reprit terre en disant : « Alors, ah ! alors, sans doute, la campagne et la solitude auraient bien de l’agrément. Dans nos environs il n’y a personne, absolument personne... Tout ce qu’on peut faire, c’est de feuilleter, de loin en loin, quelque numéro du *Fils de la patrie*¹⁷. »

Tchitchikof convint, en branlant la tête et allongeant sympathiquement la lèvre, que c’était un état de choses bien fâcheux ; puis, voyant combien son hôte désirait de lui entendre prononcer là-dessus quelques paroles de choix, il ajouta qu’à son gré rien n’est plus charmant que de vivre dans la solitude, si l’on y sait jouir des spectacles qu’offre la nature, et de lire chez soi quelque livre.

¹⁷ Le Fils de la Patrie était alors rédigé par MM. Gretch et Boulgarine. les fondateurs de cette publication et de l’*Abeille du Nord* ; l’un paraissait sous forme de cahiers, l’autre de simple feuille. Tous deux contenaient souvent des articles très libéraux relativement à l’époque, surtout avant 1825.

Ceci étant trop discret, Manilof reprit :

« À la bonne heure ; mais savez-vous, si l'on n'a pas sous la main un ami avec qui partager ses joies...

– Ah ! vous avez raison, parfaitement raison, interrompit Tchitchikof ; qu'est-ce que c'est, sans cela, que tous les trésors du monde ? « Autour de toi n'aie pas de l'argent, mais des braves gens, » a dit un sage. Oui, c'est un sage qui a dit cela.

– Eh bien ! Paul Ivanovitch, dit Manilof montrant, répandue sur toute la face, une expression non seulement douce, mais liquoreuse comme ces juleps qu'un médecin homme du monde administre habilement à ses riches et fantasques patients, si impatients de toute amertume, si difficiles à rasséréner, à encourager, à faire transpirer à souhait ; n'est-ce pas ? oui, avec un bon ami de son sexe on éprouve, je puis dire, une sorte de bien-être céleste... Houh ! voilà en ce moment, par exemple, à cette heure, que la Providence me procure le bonheur sans pareil, unique... de causer comme cela avec vous, de jouir de votre charmante conversation... Ah !...

– De grâce, quelle conversation, quel charme. Je suis un homme tout bon, tout hôte, un homme de rien, je vous assure.

– Oh ! Paul Ivanovitch, permettez-moi de parler à cœur ouvert : je donnerais avec joie la bonne moitié de ma fortune pour avoir une partie seulement des qualités que vous possédez !

– Eh bien, moi, je vous dis, répondit Tchitchikof, que je tiendrais à grand honneur d'avoir le quart ou le demi-quart... »

On ne sait vraiment jusqu'où serait allée cette effusion de tendres sentiments des deux amis, si un domestique ne fût venu annoncer que le dîner était prêt.

« Je vous en prie, dit Manilof, vous nous excuserez si vous ne trouvez pas chez nous autres campagnards un repas comme ceux qu'on fait dans les capitales sous les lambris dorés, sur les parquets en marqueterie. Nous offrons du chou à nos visites, mais c'est offert de bon cœur. Allons, de grâce ! de grâce ! »

À cette occasion, en arrivant vers la porte, ils recommencèrent les grandes cérémonies à qui ne prendrait point le pas sur l'autre, et Tchitchikof se décida à passer, en s'effaçant contre le battant gauche de la porte.

Arrivés dans la salle à manger, ils y trouvèrent deux marmots d'un âge à pouvoir, à la rigueur, être placés au bas bout de la table, sur des chaises hautes. Ils avaient près d'eux leur précepteur, qui s'inclina et sourit avec une politesse convenable. La maîtresse de la maison s'assit au centre, devant la soupière. Tchitchikof

prit place entre madame et monsieur, et un domestique assit les enfants après leur avoir noué une serviette à chacun sur la nuque.

« Ah ! les jolis enfants ! dit Tchitchikof en les regardant avec un grand air de complaisance. Quel est leur âge, s'il vous plaît ?

– Celui-ci a sept ans, l'autre six, dit M^{me} Manilof.

– Thémistoclus ! » dit le père s'adressant à son petit aîné, qui tâchait de dégager son menton serré dans la serviette. Tchitchikof releva un peu les sourcils à ce nom très probablement grec, que Manilof gratifiait d'une terminaison latine, sans se douter qu'il faisait de l'hybride¹⁸ ; mais, sans se rendre mieux compte que l'inventeur de ce qu'il y avait là de doublement païen dans une respectable famille chrétienne, il ramena sa face au calme de la bonhomie. « Thémistoclus, dis-moi un peu quelle est la principale ville de France ! »

Un examen aux fumées de la soupe et au fumet des petits pâtés ! cela se voit ; mais c'est étrange, et cela ne tient pas. Cependant, le précepteur regarda très fixement Thémistoclus et avait bien l'air de lui vouloir sauter au visage. Thémistoclus dit, sans trop se faire presser : « C'est Paris. » Le précepteur désarma, et même fit un signe d'approbation très débonnaire.

« Et chez nous, quelle est la principale ville, voyons ? » ajouta l'impitoyable examinateur.

M. le précepteur reprit son air anxieux et rigide.

« Pétersbourg... répondit assez bravement Thémistoclus.

– Et quelle autre ville encore est principale ?

– Moskva, répondit le jeune savant avec une légère nuance d'impatience en suivant de l'œil le plat aux pâtés.

– Bravo ! mon petit ami, s'écria doucereusement Tchitchikof. Voyez-moi un peu ce gaillard-là, poursuivit-il en se tournant, avec un air de grande admiration, vers Manilof. Je vous dirai qu'on peut attendre beaucoup, et beaucoup, d'un pareil enfant. Si vous ne saviez pas cela, je vous l'annonce.

– Oh ! vous n'avez encore rien vu, repartit Manilof enchanté ; sachez qu'il a un esprit étonnant pour un enfant. Voilà son puîné, Alcide qui est bien moins prompt à comprendre. Mais mon Thémistoclus, voyez-vous, il n'a qu'à apercevoir une cigale,

¹⁸ Hybride, formation de deux mots appartenant à deux idiomes distincts comme choléramorbus, hippocampe, lapis-lazuli, chloroforme.

un grillon, une petite bête du bon Dieu, tout de suite ses yeux brillent... et de courir après, et de suivre, et de tourner et retourner l'insecte avec sa houssine, et de le prendre dans le creux de la main. Je le mettrai dans la diplomatie. Thémistocles ! poursuivit-il en s'adressant à l'espérance de sa maison, tu veux être ambassadeur ?

– Oui, » répondit Thémistocles en rongeant une croûte et en balançant la tête à droite et à gauche.

En ce même instant, le laquais qui se tenait derrière la chaise de l'enfant se hâta de moucher le futur ambassadeur ; et il fit bien de se presser, car autrement une gouttelette étrangère à la soupe, qu'il venait de mettre devant lui, allait allonger le bouillon par sa chute inévitable.

L'entretien passa à de bons propos sur les charmes d'une vie retirée et paisible, ce qui n'empêcha point M^{me} Manilof de parler du théâtre du chef-lieu et du personnel de la troupe. Le précepteur regardait avec grande attention les interlocuteurs, et, aussitôt qu'il remarquait qu'ils étaient disposés à rire, il ouvrait la bouche et riait avec un dévouement méritoire. C'était évidemment un homme reconnaissant, résolu à donner par là une marque de déférence sympathique à l'honnête couple qui le traitait en véritable ami de la maison. Une fois, pourtant, son visage prit une expression rigide, et il frappa comminatoirement sur la table en regardant fixement les enfants, qui étaient placés en face de lui. Ce n'était pas sans raison, car Thémistocles avait mordu Alcide à l'oreille ; et Alcide, les yeux gros de larmes et la bouche tout en convulsion, allait jeter les hauts cris quand, à la vue du précepteur irrité, réfléchissant tout à coup à l'inconvenance d'un scandale qui pourrait bien le priver d'un plat, il ramena ses muscles faciaux à leur état normal, et se mit, sans éclater, à ronger, arrosé de quelques larmes muettes, un os de mouton, qui lui étendit sur ses deux joues un beau vernis de graisse, et bientôt il n'y eut plus de trace apparente ni de chair, ni de pleurs, ni de morsure.

La dame de la maison s'adressait de temps en temps à Tchitchikof pour lui dire : « Vous ne mangez rien ! vous avez mangé si peu... » À quoi le convié répondait autant de fois : « Je vous rends mille grâces, j'ai parfaitement dîné ; et d'ailleurs il n'y a pas de mets qui vaille le plaisir d'une aimable conversation. »

On se leva de table. Manilof était tout heureux, et la main posée sur le dos de son ami, il le dirigeait doucement vers le salon, quand tout à coup le convive se pencha vers lui, et lui déclara d'un air très significatif qu'il avait à lui parler d'une affaire des plus urgentes.

« En ce cas, passons dans mon cabinet, je vous prie, » dit Manilof.

Et il le conduisit dans une petite chambre dont l'unique fenêtre offrait pour horizon lointain la forêt bleuissante dont nous avons parlé plus haut.

« Voici, dit-il en introduisant son convive, mon petit coin particulier.

– C'est une fort gentille petite chambre, » dit Tchitchikof en regardant la pièce, qui en effet avait un air agréable.

Les murs étaient peints en couleur à la colle d'une teinte gris bleu fort tendre ; le mobilier consistait en quatre chaises, un fauteuil et une table ; sur la table étaient, outre le livre dont nous avons fait mention, quelques papiers écrits en grosse de greffes ; mais ce qui surabondait, après cela, c'était le tabac à fumer. Le tabac s'offrait à la vue sous tous les aspects sur cette table : en coffret, en paquet, en blague et en tas. Sur le large accoudoir de la fenêtre, il y avait aussi des tas, non de tabac, mais de cendres provenant de la pipe ; c'étaient deux lignes régulièrement parallèles de petits monticules régulièrement pointus formés avec un soin particulier ; il était évident, d'une part, que Manilof ouvrait rarement sa fenêtre ; d'une autre, qu'il se retirait dans ce cabinet pour bien méditer cette vérité, que sur cette terre tout n'est qu'amertume, que fumée et que cendre.

« Permettez-moi de vous prier de vouloir bien vous installer à votre aise dans ce fauteuil, dit Manilof ; vous reconnaîtrez qu'il est vraiment assez commode.

– Je n'en doute pas ; mais permettez que je me mette sur cette chaise.

– Permettez-moi de ne pas vous permettre cela, dit en souriant Manilof ; c'est un fauteuil qui est destiné aux visites, et bon gré mal gré, voyez-vous, il faut que vous l'occupiez. »

Tchitchikof, vaincu, s'assit dans le fauteuil.

« Vous me permettrez bien maintenant de vous offrir une pipe.

– Non, car je ne fume pas, » répondit Tchitchikof d'un air qui disait : « Mon aimable hôte, je suis peiné de vous refuser. »

– Et pourquoi donc cela ? dit Manilof, lui aussi d'un air mignard qui disait : « Mon adorable convive et ami, je suis peiné d'avoir à subir un refus. »

– J'ai évité d'en prendre l'habitude ; je crains : on dit que cela dessèche la poitrine.

– Permettez-moi de vous faire observer que c'est un préjugé. Je suis bien persuadé que fumer la pipe est beaucoup plus sain que de priser. Dans le régiment où j'ai servi, il y avait un lieutenant, un homme très agréable et très bien élevé, qui ne se séparait jamais de sa pipe ; il fumait à table, au lit et ailleurs, et partout et toujours ; il a aujourd'hui plus de quarante ans, il se porte, Dieu merci, à faire envie aux plus gaillards. »

Tchitchikof dit là-dessus que cela arrive, en effet, et qu'il y a ainsi dans la nature beaucoup de choses que les esprits les plus fins et les plus éclairés ne peuvent expliquer.

« Mais permettez d'abord que je vous adresse une petite requête, » ajouta-t-il d'une voix où se faisait sentir on ne sait quelle étrangeté d'émotion et d'intonation gutturale.

Et aussitôt, Dieu sait aussi pourquoi, il regarda derrière lui. Manilof aussi, le sympathique Manilof, tourna la tête en arrière.

« Y a-t-il longtemps que vous avez fait le cens dans votre domaine, et que vous avez présenté votre rapport là-dessus à l'autorité ?

– Le dernier recensement, ah oui ! il y a longtemps, il y a vraiment... oui, il y a bien... au fait, je ne me rappelle pas combien, il y a.

– Depuis ce temps-là vous est-il mort beaucoup de paysans ?

– Hum ! je ne saurais, en vérité, vous dire... c'est une chose sur laquelle je ne ferai pas mal de questionner mon intendant. Eh ! quelqu'un... Amène-moi l'intendant ; il doit être ici aujourd'hui. »

L'intendant paraît au bout de dix minutes à peine. C'était un homme d'une quarantaine d'années, un manant qui se rasait, qui avait substitué le surtout au cafetan sur ses larges épaules, et qui, selon l'apparence, menait une vie fort insoucieuse ; son visage était arrondi et plein ; le ton légèrement jaunâtre de sa peau et ses petits yeux moites, à peine entr'ouverts, témoignaient qu'il était grand ami du lit de plumes et du couvre-pieds de fin duvet. Tout en lui disait qu'il avait fait grassement sa couche, ainsi que le pratiquent en général messieurs les intendants de gentils-hommes absents ou de hobereaux présents dans leurs terres. Lorsqu'il n'était encore qu'un jeune garçon ayant eu la chance d'apprendre à lire et à écrire, il avait été attaché au service de la maison de son maître ; puis il avait épousé une fille de confiance de la dame ; cette jeune femme lui remettait les clefs et la garde de tout plus souvent que de raison ; lui-même bientôt avait pris temporairement, puis définitivement, les fonctions de sa femme ; puis il suppléa, et enfin supplanta l'ancien intendant. Une fois intendant, il se mit, sans balancer et d'instinct, à agir en intendant ; il se lia et s'accompéra par noces, baptêmes, fêtes de famille et affaires, avec tous les gros bonnets du village, et fit peser les travaux et les charges sur les pauvres ; c'est la règle. Il s'habitua peu à peu à ne se plus lever avant huit heures du matin, à se faire mettre de beau cuivre rouge sur la table et à prendre le thé sans hâte et en vrai gourmet, ce qui ajoute encore une bonne heure et demie de loisir au repos prolongé de ses nuits.

« Dis-moi, l'ami, combien il nous est mort de paysans depuis le dernier recensement, depuis la liste détaillée, tu sais, que nous avons présentée dans le temps.

– Ah ! combien ? Comment, combien ? Eh !... il en est mort beaucoup depuis ce temps-là, dit l'intendant ; sur quoi il comprima un bâillement ou un hoquet, en faisant à sa bouche un paravent de sa main gauche fraîche et potelée.

– Voilà justement ce que je pensais, dit Manilof ; oui, oui, il en est mort beaucoup. » Et, se tournant vers Tchitchikof, il ajouta de nouveau : « Oui, oui, il en est mort beaucoup ; c'est justement comme je pensais. »

Manilof, en général, pensait beaucoup.

« Mais combien en est-il mort ? demanda Tchitchikof.

– Ça, oui, à propos, dis-moi combien il en est mort, voyons, répéta sympathiquement Manilof.

– Quoi ? le nombre des morts ? Eh mais ! on ne sait pas cela comme ça, combien il en est mort... personne n'a songé à les compter, sûrement.

– C'est vrai, ce qu'il dit, Paul Ivanovitch, et c'est aussi ce que je pensais ; il y a eu, voyez-vous, une grande mortalité : on ne sait pas du tout, du tout, combien il en est mort.

– Eh bien, dit Tchitchikof en s'adressant lui-même à l'intendant, fais-nous le plaisir, frère, d'aller en faire vite le compte et d'en dresser une liste exacte, une liste où soient inscrits les noms, prénoms, sobriquets, dates de naissance, et couleurs d'œil et de cheveux de chacun de ces morts. Tu as compris ?

– Oui, oui, inscris-les bien tous comme ça et avec la date de naissance et le sobriquet, tout enfin, dit Manilof.

– J'ai compris, dit l'intendant, et il sortit.

– Et par quelle circonstance ou quel motif avez-vous besoin de cela ? dit d'un ton très naturel et très placide le bon Manilof, dès que son intendant se fut éloigné.

Cette question parut contrarier Tchitchikof. Son visage exprima, en ce moment, une sorte de tiraillement secret dont il rougit : il devait avoir à émettre des idées pour lesquelles les mots ordinaires ne fonctionnent pas volontiers. Et en effet, il était réservé à Manilof d'entendre des choses extraordinaires, des explications étranges, telles que peut-être jamais encore n'en avait ouï l'oreille humaine.

« Vous me demandez pourquoi... Voici mes raisons : ces raisons, c'est *tout bonnement* que je voulais... que je voulais acheter des paysans... dit Tchitchikof, saisi en ce moment par une petite toux de contenance qui lui permit de ne pas achever l'explication toute simple, toute bonasse.

– Bien... mais permettez-moi de vous demander comment vous avez l'intention d'acheter : les paysans avec la terre, ou des paysans à déplacer, c'est-à-dire sans le sol ?

– Non, non ; ce n'est pas exactement un achat de paysans que je veux faire, dit Tchitchikof ; je voudrais seulement avoir les morts...

– Comment ? Pardon ; je suis un peu dur d'oreille de ce côté ; j'ai cru entendre une parole bien étrange.

– Mon intention est d'acquérir les morts, qui, au reste, sont encore indiqués vivants dans les papiers de la dernière révision. »

Manilof, à cette explication, laissa tomber sur le plancher sa pipe et son long tuyau à tchoubouc d'ambre ; en même temps il ouvrit une grande bouche, qu'il garda ouverte ainsi trois bonnes minutes durant. Les deux amis, qui avaient devisé ensemble sur les charmes idylliques de la vie intime au désert, restèrent en ce moment immobiles, les yeux attachés l'un sur l'autre, et dans cette position ils ressemblaient un peu à ces anciens portraits de famille qu'on faisait pour être suspendus aux deux côtés d'un trumeau. À la fin, Manilof releva son tuyau, y rajusta la pipe à un bout, le tchoubouc à l'autre ; puis, avant de rebourrer, il regarda longtemps en dessous Tchitchikof pour voir s'il ne découvrirait pas quelque signe d'ironie sur ses lèvres : car il craignait le ridicule de prendre au sérieux ce qui n'aurait été qu'un badinage ; mais il n'aperçut rien de ce qu'il cherchait, et, tout au contraire, la figure du personnage était plus grave qu'auparavant, Manilof alors, au lieu de bourrer sa pipe, fit un mouvement de plus grande attention, pensant : « Ah ! mon Dieu ! au fait, ce cher monsieur ! quelque chose ne serait-il pas tout à coup dérangé dans sa tête ? qui sait ? » Et il se mit à le regarder de beaucoup plus près, non pas sans appréhender une triste découverte en ce genre. Mais non, l'œil de son interlocuteur était parfaitement limpide ; rien de ce trouble, rien de cet air sauvage, rien de ces petits feux mobiles qu'on observe dans le regard des aliénés, dans l'accès de leur idée fixe ; tout, dans cette placide figure, était, au contraire, honnête et reposé. Manilof bourra et alluma sa pipe, tout en pensant à ce qu'il allait dire et faire ; et comme, du reste, il n'imaginait absolument rien, sa gorge vint un peu au secours de sa stérile imagination en émettant de très minces courants de fumée blanche que la résistance de l'air faisait anneler et frisoter à un pied de distance de sa lèvre entr'ouverte. Tchitchikof reprit :

« Ce que je vous demande, c'est que vous me disiez tout bonnement si vous pouvez me céder, me donner, faire passer en ma possession, de la manière qui vous

conviendra le mieux, ces âmes, non vivantes en réalité, mais vivantes encore selon la fiction légale du fisc... »

Manilof était encore si troublé, si éperdu, qu'il resta l'œil fixe et la bouche ouverte, sans articuler un son.

« Y a-t-il quelque chose qui vous contrarie ? Vous sentiriez-vous mal ? dit Tchitchikof.

– Qui ça ? moi ?... non, merci... Pardon ! seulement, voyez-vous, je ne comprends pas bien... Ah ! c'est que moi, sans doute, je n'ai pas reçu une de ces brillantes éducations de gentilhomme, comme celle qui se fait voir dans votre moindre mouvement ; et je n'ai pas l'art en parlant de tourner les choses à mon commandement. Peut-être bien qu'ici, dans cette explication que vous avez l'indulgence de me donner, il y a un tout autre sens... Peut-être il vous plaît de vous exprimer comme ça en figures, n'est-ce pas ? pour donner un ornement à vos paroles... Convenez.

– Eh ! point du tout, reprit Tchitchikof ; je nomme les choses par leur nom ; je parle véritablement de celles de vos âmes qui sont positivement mortes. »

Manilof retomba dans sa stupeur profonde. Il sentait qu'il lui fallait ici formuler quelque bonne question bien catégorique ; mais le fond de cette question, quel devait-il être ? et après cela, la forme à donner ?... le diable sait. Dans sa détresse il serra fortement les lèvres, ce qui fut cause que deux rapides courants de fumée, au lieu d'un, échappèrent en rayons de ses narines et produisirent à distance un petit nuage qui, en s'interposant, sauva momentanément sa confusion.

« Eh bien, s'il n'y a pas d'obstacle à ce que je viens de vous demander, on peut, Dieu merci, procéder à la rédaction de l'acte de vente.

– Comment ? comment ? une vente d'âmes mortes, un acte de vente ?...

– Mortes... non pas, dit Tchitchikof ; nous les inscrirons comme vivantes, puisqu'elles sont inscrites comme telles dans les registres officiels. Personne ne me fera jamais faire la moindre infraction aux lois ; j'ai toujours respecté et fait respecter les lois ; j'ai souffert beaucoup de cette inflexibilité dans la carrière du service public, mais excusez : le devoir avant tout, et la loi au-dessus de tout ; voilà quel je suis et quel je serai jusqu'à la tombe. Là où la loi parle, je n'admets pas d'objections. »

Ces dernières paroles plurent à Manilof ; cependant, quant au fond de l'affaire qui lui était proposée, il continuait de n'y rien comprendre ; de sorte que, au lieu de répondre, il suça énergiquement son tchoubouc, qui, par l'effet de cette violence, se mit à rendre un soupir de basson. On eût dit qu'il avait voulu en faire sortir une opinion sur ce qu'il y avait d'inouï dans la circonstance ; mais le tchoubouc ne trouva

rien à fournir qu'une note douteuse, plus propre à embrouiller qu'à éclaircir la question.

« Peut-être que vous avez dans l'esprit quelques doutes ? »

– Oh ! nullement, nullement, je vous prie de croire ; je parlais, moi, vous voyez bien, parce que nous causons, et... pas du tout, mais du tout, que je permisse d'avoir la moindre ombre de prévention ; de la prévention, moi, contre vous, fi donc ! Seulement, permettez, Paul Ivanovitch, de vous soumettre... N'y aura-t-il pas là une entreprise ? non, non ; comment dirai-je ? oui, je dis bien : une négociation, oui, une affaire, n'est-ce pas ? une affaire un peu, un tout petit peu en contradiction avec les institutions et avec les vues subséquentes de notre grand empire ? hein, dites. »

Ici Manilof, après avoir pris la pose de tête que doivent certainement avoir ceux qui s'occupent de négociations importantes, regarda d'un œil plein d'intelligence son interlocuteur ; tous les traits de son visage et la fixité de ses lèvres serrées avaient une expression si profonde, que peut-être ne vit-on jamais rien de comparable que dans la physionomie de quelque diplomate consommé, au moment le plus critique de la plus épineuse négociation.

Mais Tchitchikof affirma du ton simple de la plus naïve sincérité que l'entreprise, affaire ou négociation dont il s'agissait, n'était d'aucune sorte en opposition ni contradiction avec les institutions civiles et les vues ultérieures du gouvernement de l'empire. Il laissa passer deux minutes et ajouta froidement que la *couronne* n'avait jamais à perdre, mais à gagner à tout mouvement de la propriété réelle ou fictive, et que son intérêt était tout entier dans son papier timbré et sa taxe d'enregistrement.

« Alors vous croyez donc ?... »

– Je crois que c'est bien.

– Que c'est bien ?

– Oui.

– Vraiment moi, savez-vous, je n'y vois pas de mal ; du moment que c'est bien, c'est bien. »

Et Manilof fut rayonnant de se sentir tout calme. Ce que c'est pourtant que les bonnes explications !

« Après cela, du reste, moi, je ne sais pas votre prix... dit Tchitchikof.

– Le prix de quoi ?... oui, voyons, de quoi ? Est-ce que vous croyez que j'irai prendre de l'argent pour des âmes qui, à bien considérer les choses, ont, en mou-

rant, pour ainsi dire cessé de vivre, n'est-ce pas ? Bah ! bah ! s'il vous est venu le caprice, pardon ! la petite fantaisie d'une frime, mettons ; de mon côté, moi, j'ai... la chose de vous donner gratis ce que vous demandez, et, de plus, je prends les frais d'actes et de copie à ma charge. »

L'historien de cette conférence encourrait un grave reproche s'il manquait à dire que l'acquéreur fut intérieurement pénétré d'une bien vive joie à ces bonnes et généreuses paroles de Manilof. Quelque grave et sensé que fût Tchitchikof, il s'en fallut bien peu qu'il ne fit un saut délirant à la manière du bouc qui, on le sait, ne saute de deux ou trois pieds en l'air, comme lancé par un ressort secret, qu'une ou deux fois en sa vie, et cela dans le transport de sa joie la plus folle. Il resta assis ; mais il se retourna avec tant de force sur son fauteuil, que l'étoffe de laine qui couvrait le siège en eut une déchirure très peu ravaudable. Manilof regarda avec une certaine surprise son nouvel ami, et celui-ci, pressé par la reconnaissance, lui fit tant de remerciements, lui dit de si aimables choses, que l'hôte se troubla, rougit jusqu'au blanc des yeux, branla longtemps la tête et finit par dire que ceci n'était rien, qu'il voudrait bien avoir plus réellement l'occasion de lui prouver son entraînement de cœur, le magnétisme de son âme... et que, quant à des âmes mortes, ce n'était que de la vétille.

« Pas si vétille, pas si vétille, non pas, » dit Tchitchikof en pressant cordialement la main à son hôte. Et il poussa un profond soupir ; il était, ce semble, lancé dans les effusions de sentiment ; et ce ne fut pas sans émotion qu'il ajouta : « Si vous saviez quel service vous venez de rendre, avec ce qu'il vous plaît d'appeler de la vétille, à un homme sans famille, sans consistance... car enfin, que n'ai-je pas souffert ? ah ! comme une barque égarée seule en mer et livrée à la merci des vagues que fouette l'ouragan... à quelles intrigues n'ai-je pas été en proie ! quelles persécutions n'ai-je pas éprouvées, quels chagrins n'ai-je pas été réduit à dévorer !... et pourquoi ? parce que je ne transigeais pas avec l'iniquité, parce que ma conscience demeurerait pure et qu'en tendant la main à la veuve sans défense, en appuyant le pauvre orphelin qu'on dépouillait, je ne songeais qu'à eux, jamais à moi !... » Tchitchikof ne put achever ; son attendrissement était si grand qu'une larme lui coula de l'œil dans la bouche.

Manilof n'était pas moins ému que l'orateur. Les deux amis se pressèrent de nouveau la main, et longtemps ils se regardèrent en silence, les yeux tout moites de pleurs. Manilof ne pouvait se résoudre à lâcher la main de notre héros, et même par accès il la pressait si fort, que Tchitchikof commençait à se reprocher d'avoir été un peu trop sentimental. Étant cependant à la fin parvenu à se dégager en douceur, il se hâta de dire qu'il serait bon de faire l'acte de cession le plus tôt possible ; que, pour cela, le mieux serait qu'il vînt en ville lui-même. Puis il s'empara de son chapeau et se mit à saluer son hôte.

« Comment ! vous voulez déjà partir ? » dit Manilof comme s'il sortait d'un songe et qu'il cherchait à rattraper ses oreillers en déroute.

En ce moment M^{me} Manilof entra dans le cabinet.

« Elisa, figure-toi, dit le mari d'un air consterné, Paul Ivanovitch nous quitte.

– C'est que nous l'avons bien ennuyé, dit à cela M^{me} Manilof.

– Madame, dit pathétiquement Tchitchikof en posant la main sur son cœur, c'est là, là que restera imprimé le souvenir des moments heureux que j'ai passés dans votre maison ! Croyez bien que je ne connaîtrais pas de plus grande félicité que de pouvoir vivre, sinon avec vous sous le même toit, du moins dans un très proche voisinage.

– Ah ! Paul Ivanovitch, s'écria Manilof, en qui cette idée eût pris fort aisément racine, que ce serait en effet délicieux de vivre comme ça ensemble sous le même toit, ou bien de pouvoir venir chaque jour en été philosopher, vous savez, sous l'ombre d'un vieux frêne, parler de justice, de conscience.... et de tant de belles choses, ah !

– Oui, ce serait le paradis, oh ! soupira Tchitchikof... Adieu, madame ! dit-il en s'approchant respectueusement de la main de M^{me} Manilof ; adieu, mon bien honorable ami ! N'oubliez pas ma prière.

« – Pour cela, soyez bien tranquille, répondit Manilof. Vous me reverrez dans trois jours au plus tard. »

Tous passèrent dans la salle à manger.

« Adieu, mes petits amis ! » dit Tchitchikof en apercevant Alcide et Thémistoclus, qui s'occupaient d'une façon de hussard en bois de sapin, personnage qui avait perdu les deux bras et le nez à quelque bataille.

« Adieu, mes chers mignons. Excusez-moi si je ne vous ai pas apporté quelque chose de la ville : c'est que, j'en conviendrai, j'ignorais absolument que vous fussiez au monde ; à présent que nous avons fait connaissance, je reviendrai vous voir et, certes, je ne vous oublierai pas. Toi, tu auras un sabre. Veux-tu un sabre ?

– Je veux... répondit Thémistoclus.

– Et toi un tambour ; n'est-ce pas que tu veux un tambour ? continua Tchitchikof en se baissant vers Alcide.

– Bambrabout, répondit affirmativement Alcide en plongeant sa tête dans sa poitrine.

– C'est convenu ; je t'apporterai un tambour, un superbe tambour, et tu nous feras des trrrr trrrr et ta ta ta ta trrra trrra. Adieu, mon ange, adieu. » Et après avoir donné à chacun des enfants un baiser sur la tête, il dit à Manilof et à sa femme, avec ce sourire béat qu'on fait aux tendres parents au sujet de l'innocence des désirs de leurs enfants : « Moi, j'adore ces petits êtres !

– Restez, rentrons, Paul Ivanovitch, dit Manilof quand tous furent réunis sur le perron ; voyez, voyez quels gros nuages.

– Ce sont des nuages insignifiants, qui seront dissipés dans une heure.

– Mais savez-vous le chemin pour vous rendre chez Sabakévitch ?

– Non ; mon intention était justement de vous le demander.

– Attendez, je vais expliquer cela à votre cocher. » Et avec la plus grande complaisance il expliqua au cocher les particularités de la route à tenir ; dans son zèle il dit *vous* à ce rustre de Séliphane, qui, au reste, ne s'en aperçut pas ; seulement il fit de la main gauche le geste de passer deux chemins de traverse et d'entrer résolument dans le troisième selon l'indication ; puis il salua le monsieur et la dame, saisit les guides et mit la britchka en mouvement. Tchitchikof sortit mais, tant qu'il put apercevoir ses hôtes, il les regarda toujours groupés sur le devant de leur porte, et qui le saluaient à outrance, agitant en l'air leurs mouchoirs et se soulevant sur la pointe des pieds pour surprendre son dernier regard même quand sa face entière était déjà réduite par l'éloignement au diamètre d'un rouble argent.

Manilof resta à la fin tout seul sur la deuxième marche de son perron ; la britchka avait disparu qu'il était encore là, debout, la pipe à la main et l'œil fixe. N'apercevant même plus le petit nuage de poussière que laisse derrière lui tout véhicule en marche par un temps sec, il rentra, se mit sur une chaise et se livra à la douce pensée qu'en général il avait été envers son convive aussi aimable qu'il avait pu l'être et qu'on devait l'attendre de son vif désir de plaire.

Insensiblement ses pensées se portèrent sur d'autres objets, puis Dieu sait où elles allèrent s'égarer. Il rêva à la félicité de deux vrais amis ; il se représenta combien il serait doux d'avoir dans son proche voisinage un ami dont il ne serait séparé que par un cours d'eau, supposons par une rivière. Bientôt cette petite barrière l'importune, il s'arrange de manière à faire, par surprise, en une nuit, construire un joli pont ; près de cet endroit est un monticule ; il y élève une énorme maison, et sur l'édifice un très haut belvédère, si haut que de là, par un temps bien clair, on peut apercevoir Moscou ; là, au grand air, il prend le thé avec son ami en devisant sur une foule de questions charmantes. Cet ami, c'est Tchitchikof, et voilà qu'un jour ils arrivent ensemble en de beaux équipages dans un superbe hôtel magnifiquement éclairé, où ils émerveillent une nombreuse et brillante assemblée par la grâce et la distinction de leurs manières, et la haute autorité de la contrée, ayant entendu beau-

coup parler de cette rare amitié, les fait tous les deux *généraux* ; on les aime, on les recherche, on les loue ; ils deviennent Dieu sait quoi encore, puis il est des gens qui veulent donner une fête solennelle...

Mais l'étrange promesse que lui avait fait faire Tchitchikof interrompit tout à coup ses méditations ravissantes. La pensée de ce qu'il y avait de ridicule à faire à un ami un don en âmes mortes était pour lui de fort dure digestion ; il avait beau la tourner et retourner dans son cerveau, où pourtant, comme on vient de soir, tant de choses trouvaient place, il ne pouvait parvenir à se rendre bien compte du désir fantasque de son autre lui-même. Il passa ainsi sans désemparer, toujours fumant, toujours rêvassant, toute la soirée jusqu'au souper.

CHANT III

Madame Korobotchkine¹⁹



Heureuse disposition d'esprit du héros en s'éloignant de la maison de Manilof. – Séliphane non moins satisfait ; ses longs discours adressés aux chevaux. – Le héros finit par s'apercevoir que son automédon est ivre. – Un ouragan. – Séliphane se jette dans les premiers chemins venus. – Pluie battante. – Fondrières. – L'équipage verse. – Reproches et menaces. – Soumission modeste du délinquant. – Un chien aboie, bon présage. – L'équipage relevé est lancé au petit bonheur, à fond de train, et arrive à une maison habitée. – Notre héros est reçu et installé pour la nuit chez une vieille dame campagnarde qui le prend pour un riche colporteur pratiquant une foule d'industries. – Le lendemain, en s'éveillant, le héros reconnaît à divers signes que la dame jouit d'une grande aisance. – Il lui propose d'acheter ses Âmes mortes. Il y réussit à force d'éloquence. – Espérance dont se berce la vieille dame. – Le héros part à la recherche de la grande route, guidé par une petite fille du village. – Il la renvoie contente dès qu'il a aperçu les toits d'une auberge.

Tchitchikof, tapi au fond de sa britchka dans une bonne et joyeuse disposition d'esprit, roulait depuis longtemps sur la grande route. D'après ce qu'on a lu dans le

¹⁹ Ou : *karabotchka*, corbillon, panier, hotte, carton ; étui de contrebasse, appellation typique ; la dame à qui l'applique le poète est sans doute une fée *Carabosse*, dont la tournure rappelle peut-être une chiffonnière, sa hotte sur le dos. C'est ainsi que les *scomorohki* russes rappellent les *scaramouches* de l'Occident.

précédent chapitre, on sait maintenant quel était l'objet essentiel de ses goûts et de ses aspirations, et on ne sera pas, je crois, fort étonné d'apprendre qu'il se soit bientôt laissé absorber corps et âmes dans la méditation d'une entreprise qui demandait vigilance, activité, discrétion, habileté et souplesse. Les suppositions, les projets, les combinaisons à varier selon les lieux et les individus, les incidents à prévoir passaient sur son visage, et leur résultat probable devait se présenter à son esprit sous un jour aussi plaisant que favorable, car de temps en temps il se laissait aller à un drôle de petit rire saccadé. Tout occupé de ces choses-là, il ne prêtait aucune attention à ce que disait son cocher, lequel, content des manières des gens de Manilof à son égard, on adressait la remarque au cheval tigré qu'il avait attelé en bricole du côté droit. Ce cheval était un grand finaud qui faisait semblant de tirer, que c'était à s'y méprendre, et ne tirait point, tandis que le cheval bai mis au timon et le gris pommelé attelé en bricole à gauche, cheval appelé *le Président* parce qu'il avait été acheté d'un juge, travaillaient de tout leur cœur, et si consciencieusement, qu'on pouvait lire dans leurs yeux le plaisir du bon témoignage qu'ils s'en rendaient.

« Bien, bien, malin, essaye de ruser avec moi, va ; tout à l'heure, je t'en aurai fait passer l'envie ! dit Séliphane en brandissant son fouet, dont il porta un vigoureux coup au paresseux ; attrape, tu ne l'as pas volé, et à présent fais ton devoir, calotin allemand ! Le bai est un cheval honorable, il fait sa besogne honnêtement : aussi je lui donnerai avec plaisir une mesure de plus, parce qu'il tient une conduite respectable ; et *le Président* aussi, il n'y a rien à dire, c'est un honnête cheval. Eh bien, eh bien ! qu'as-tu à remuer de l'oreille ? imbécile, écoute ce qu'on te dit. Ce n'est pas moi qui te donnerai de mauvais conseils, malappris que tu es. De quoi ois-tu ?... des caprices à présent... tiens ! ! » En parlant ainsi il cingla encore un grand coup de fouet, et grommela : « Ah ! barrrrbare !... » Puis il se mit à crier à tous les trois à la fois : « Eh ! vous, mes petits chéris, huï ! » Et il donna à chacun un petit coup, non pas comme châtiment, mais comme pour leur témoigner, au contraire, qu'il était content d'eux. Ensuite il reprit sa mercuriale au cheval tigré : « Tu crois couvrir habilement ta lâcheté... Non, non, frère, vis dans le vrai, si tu veux qu'on ait pour toi du respect. Voilà, chez le propriétaire que nous venons de quitter, il y a de braves gens, on peut les honorer ; moi je parle avec plaisir à celui qui est bon ; avec un honnête homme, quand même ce serait une femme, je suis toujours ami et bon compagnon. Prend-on le thé, mange-t-on un morceau sur le pouce, bien, j'en suis, et vive la joie ! Je te le dis, voisin, on est bien avec les bons ; pour un brave homme, chacun est en fonds de respect. Tiens, voilà notre maître, par exemple, chacun a du respect pour lui certainement, parce qu'il a servi l'Empereur... il est Conseiller de collège... »

En partant de là, Séliphane s'élança dans un dédale de digressions morales par trop abstraites et subtiles, non seulement pour un cheval de volée, mais munie pour un moraliste automédon, et même pour le commun des lecteurs, à qui je demande pardon de cette impertinence.

Si Tchitchikof eût écouté, il aurait appris beaucoup de détails qui se rapportaient personnellement à lui ; mais sa pensée était occupée d'autres affaires, quand, à l'improviste, un coup de tonnerre l'obligea à se réveiller de sa torpeur, et il jeta un regard autour de lui. Tout le ciel était couvert de nuages, et la route de poste, que recouvrait un lit de poussière, se trouva tout à coup tachetée de larges gouttes de pluie. À la fin le tonnerre retentit une seconde fois plus fort et plus rapproché, et la pluie se précipita en averses, comme si l'on eût renversé là-haut des milliers de grandes cuves. Elle avait d'abord pris une direction régulièrement oblique ; maintenant elle battait contre le corps de la britchka dans une direction horizontale, puis dans une autre presque droite ; puis tout à coup, modifiant avec un redoublement de vigueur son plan d'attaque, elle fondit verticalement et battit le tambour sur le sommet de la capote ; les éclaboussures finirent par cingler le visage de notre voyageur. Cette circonstance le força de s'abriter sous les rideaux de cuir ornés de deux œils ronds vitrés, par lesquels on avait chance d'entrevoir les paysages dans les temps de bourrasques, où disparaît, il est vrai, tout paysage ; et il ordonna à Séliphane d'aller plus vite. Séliphane, arrêté au milieu de son discours par cet ordre et par la giboulée, vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; il tira de dessous son siège une sorte de large casaquin en gros drap gris dont il passa les manches, puis il assujettit les rênes dans sa main et hua énergiquement son attelage en troïge, qui à peine parvenait à mouvoir les pieds, parce qu'il remarquait un affaiblissement de parole dans la gorge de l'orateur.

Mais Séliphane ne put se souvenir s'ils avaient passé positivement deux ou bien trois chemins de traverse ; cependant, après quelques minutes de recueillement, il se présenta quelque peu l'espace parcouru et se souvint d'avoir trop réellement passé un grand nombre de chemins de traverse, tandis qu'il haranguait ses bêtes.

Le Russe, dans les minutes décisives, ne prête aucune attention à ce qu'il fait ; Séliphane, qui ne faisait point exception, se jeta sans délibérer dans le premier chemin de traverse qui se présenta à droite, et cria : « Ohé ! vous les amis respectables, détalez... » Et il alla au grand trot, s'inquiétant fort peu de ce qui se trouverait au bout du chemin qu'il venait de prendre.

Cependant il semblait que tout le ciel eût bien résolu de se fondre en eau ce soir-là. L'épaisse poussière des routes s'était promptement détrempée, et les pauvres chevaux avaient de minute en minute plus de peine à tirer la britchka. Tchitchikof commençait à en concevoir une assez vive inquiétude ; il se mit à regarder à droite, à gauche, en avant, tâchant d'apercevoir les villages de Sabakévitch ; mais tout l'horizon s'étendait à deux pas au plus, et jamais trique poussée la première dans un four refroidi ne vit obscurité plus épaisse.

« Séliphane ! dit-il à son cocher en avançant la tête et la poitrine hors de la britchka.

– Quoi, monsieur ? répondit Séliphane.

– Regarde bien, tu dois apercevoir quelque part un village.

– Non, monsieur, non, nulle part. »

Puis Séliphane, en promenant au hasard le nœud de son fouet sur ses bêtes, entonna une chanson, puis une autre qui, sans transition, se fondit en une troisième, d'où en une quatrième où il y eut comme un léger retour à la première ; ce qui produisit un amalgame baroque qui n'avait pas plus de fin qu'il n'avait eu de commencement quant au sens et à la mélodie. Tout entraînait dans ce pot-pourri amphigourique et fantasmagorique d'un genre primitif, tout, y compris les cris d'encouragement que, d'un bout à l'autre de la Russie, on a coutume de prodiguer aux chevaux ; y compris des giboulées d'adjectifs qualificatifs, les uns simples, courts, monophones, d'autres d'une longueur, d'une variété et d'une complication d'idées prodigieuses ; et comme notre homme improvisait à tort et à travers, disant toujours ce qui venait au bout de sa langue, il en vint à nommer les chevaux ses *petits secrétaires* d'un ton de complaisance, et son accent trahissait tout le plaisir qu'il avait à prononcer ce mot. Il le répéta bien dix fois sans scrupule.

Cependant Tchitchikof remarquait que la britchka penchait beaucoup d'un côté, puis de l'autre, et que le cahotement devenait plus rude et plus fréquent ; il pensa qu'ils avaient quitté le chemin, et que très probablement ils roulaient dans les terres labourées. Séliphane s'en aperçut probablement aussi, mais il ne dit mot.

« Eh bien, coquin, par quel chemin me mènes-tu donc ?

– Mais, monsieur, que faire ? je ne vois pas le fouet que j'ai à la main... »

Il avait à peine dit ces mots, que le véhicule se trouva penché à ce point où les voyageurs s'accrochent instantanément des deux mains à tout ce qui se trouve à leur portée. Tchitchikof s'aperçut alors seulement que son automédon était ivre.

« Arrête, arrête ! Tu nous verses, animal ! lui cria-t-il.

– Non pas, monsieur ; ah bien oui, j'irais bien vous verser, vraiment ! je sais trop qu'il est mal, et même très mal de verser ; c'est sûr ; je ne vous verserai pas, moi, allez. »

Là-dessus il se mit à faire tourner un peu la britchka à droite, puis encore un peu, encore un peu... et elle se trouva couchée sur le flanc. Tchitchikof pataugea des mains et des pieds dans la fange. Séliphane arrêta les chevaux qui, au reste, se seraient certainement arrêtés d'eux-mêmes, tant ils étaient exténués.

Ce qui venait de se passer jeta Séliphane dans un grand étonnement. Renversé du siège, il roula sur lui-même avant de reprendre son équilibre ; puis il s'approcha

de la britchka, tâchant de la soulever de ses deux bras, en disant à cet équipage innocent et sourd : « Ha, ha, te voilà versé, te voilà versé, fi ! » Tchitchikof, en s'agitant dans la boue pour tâcher de sortir sinon de la britchka, au moins d'une position qui lui tordait les membres, dit sans trop de colère à Séliphane :

« Tu es ivre comme un bottier, misérable.

– Eh ! non, monsieur ; ivre ! certainement non ; je sais trop bien qu'il est mal, qu'il est très mal d'être ivre. J'ai causé avec un ami, j'ai causé parce qu'on peut causer, sans qu'il y ait de mal à cela, avec un brave et honnête homme ; oui, nous avons mangé un morceau ensemble, c'est vrai... Eh bien, quoi, il n'y a pas d'affront ; avec un honnête homme, n'est-ce pas, on peut bien manger un morceau ?

– Et que t'ai-je dit la dernière fois que tu as été ivre, hein ? Tu as oublié : ce n'est pourtant pas si vieux.

– Comment, monsieur, comment l'aurais-je oublié ? Ce serait mal que je l'eusse oublié ; je sais ce que je suis et ce que vous êtes ; je sais que ce n'est pas bien d'être ivre ; vous n'aimez pas cela. Moi, j'ai causé, voyez-vous, avec un honnête homme ; causé, oui, parce que, voyez-vous, avec un honnête homme... causé, oui, parce que, après tout...

– Tais-toi. Je te fouetterai tant et si bien que tu finiras par comprendre comment il faut parler aux honnêtes gens.

– C'est comme il plaira à Votre Grâce, répondit Séliphane, aussi incapable de contredire que de garder le silence ; si l'on fouette, il faut fouetter bien : c'est juste. Et pourquoi ne pas fouetter quand c'est juste ? C'est affaire au maître de fouetter et de faire fouetter, selon son plaisir. Il faut bien fouetter le vilain, si le vilain est gâté ; je fouette bien le *tigré*, moi, et je fouetterais ferme même *le Président*, s'il me faisait des traits. Il faut tenir la main à l'ordre, ou ce n'est plus de l'ordre. Dès que c'est juste, il le faut. Oui ? eh bien, fouette. Je voudrais bien voir que le *tigré* me dît : *Ne fouette pas...* »

Le maître de l'orateur ne trouva pas un mot à reprendre dans ce prudent langage. Mais en ce même instant il sembla que la Providence eût pris tout à coup en pitié le maître mal édifié, le cocher résigné et les chevaux fourbus de fatigue. Un aboiement de chien interrompit au loin le silence de l'horizon.

Tchitchikof, charmé de ce bon augure, ordonna de stimuler à grands coups de fouet et à grands cris les chevaux. Le cocher russe, avec ses bêtes, retrouve en lui un flair merveilleux aux moments mêmes où la vue lui fait défaut ; ce qui fait que les yeux fermés, il lance son véhicule en avant, quelquefois au grandissime galop de ses chevaux, et toujours il arrive quelque part.

Séliphane n'y voyait absolument goutte, et pourtant il mena ses bêtes si parfaitement droit à un village, qu'elles ne s'arrêtèrent que quand les brancards de la britchka eurent buté contre une palissade de madriers, et qu'il ne restât plus un seul pas à faire en aucun sens. Tchitchikof, réjoui plutôt que fâché de la secousse, regarda en l'air, et, à travers le voile épais de la plus violente pluie d'orage, il distingua à dix pas de lui quelque chose qui ressemblait à un toit. Il envoya Séliphane à la découverte de la porte cochère, ce qui aurait certainement duré assez longtemps si nous n'avions en Russie, en guise de suisses, de braves chiens qui veillent. Déjà nous étions annoncés à toute la maison, et d'une manière si éclatante que Tchitchikof se boucha des deux mains les oreilles. Une lumière qui, d'une petite fenêtre donnant sur la cour, alla tomber en lueur nuageuse sur le côté intérieur de la palissade, suffit pour révéler en un instant à nos voyageurs la vraie position de la grande porte et du guichet. Séliphane se mit en devoir de heurter : bientôt le guichet s'entr'ouvrit ; une figure affublée d'un *armiak*²⁰ se plaça dans l'ouverture, et une voix aigre de femme se fit entendre en criant d'un ton glapissant : « Qui a frappé ? qui a frappé ? qu'est ce que vous êtes venus faire ici ? »

– Nous sommes des voyageurs, la bonne mère ; donne-nous asile pour la nuit, dit Tchitchikof.

– Voyez-vous ce beau monsieur, comme il y va ! La belle heure et le beau temps, vraiment, qu'il a choisi pour venir demander l'hospitalité ! Cette maison n'est pas une auberge ; c'est la demeure de la dame du village, une personne noble.

– Fort bien, petite maman ; mais vous voyez que nous nous sommes égarés dans la campagne, au milieu de cet ouragan. Vous ne nous laisserez pourtant pas coucher dehors, sous les torrents de pluie d'une nuit pareille ?

– Oui, il fait bien sombre et bien mauvais temps, ajouta Séliphane.

– Tais-toi, imbécile, dit sèchement Tchitchikof.

– Mais qui êtes-vous ? quel homme êtes-vous ? dit la vieille.

– Je suis un gentilhomme, un noble, ma chère dame. »

Le mot de noble parut produire quelque effet sur la vieille. Après un moment de réflexion, elle dit : « Attendez, je vais parler à madame. »

Elle rentra, et deux minutes après elle reparut, une lanterne à la main. La porte cochère s'ouvrit : une lumière dans l'intérieur avait été posée sur une fenêtre. La

²⁰ *Armiak*, sorte de très long surtout qui a une taille et point de collet ; on en fait en camelot, en nankin gris et en drap léger. Les cochers, quand ils mènent, ceignent d'une ceinture la taille de leur *armiak*, qui la plupart du temps reste ouvert et ballant.

britchka entra dans la cour et alla se ranger contre l'avancée d'une petite maison que, par cette obscurité, il était impossible de bien examiner.

Une moitié de la maison était éclairée, et la lumière, qui se faisait jour à travers trois ou quatre fenêtres, allait tomber sur les mares de la cour ; l'averse fondait bruyamment sur le toit de bois, et une partie venait faire fontaine jaillissante dans un tonneau placé à portée de la gouttière. Les chiens avaient entrepris de nous accueillir par un bruyant concert vocal infiniment trop prolongé ; l'un, la tête toute renversée en arrière, filait des sons si soutenus et faisait son office avec tant de zèle, qu'on eût pu dire qu'il recevait pour cela, sans doute, de magnifiques émoluments ; un autre le secondait, le relevait, lui donnait vivement la réplique : entre eux tintait, comme la cloche des attelages de poste, l'infatigable déchant ou soprano d'un tout jeune chien, je suppose, et tout cela avait pour fond une rigoureuse basse-taille qui devait appartenir à quelque vieux, pourvu d'une constitution solide, car sa voix vibrait comme vibre toute bonne basse-taille dans le plus grand coup de feu d'un concert vocal, quand les ténors s'élèvent sur la pointe des pieds pour mieux émettre les notes du plus haut registre, quand tout ce qu'il y a là de tuyaux d'orgue humains monte, comme à l'envi, tous les degrés de l'échelle phonétique, tête penchée, bouche grande ouverte et paupière basse ; et que lui seul, lui la basse, plongeant un menton mal rasé dans sa cravate, l'œil profond, la taille ramassée, ravalée presque jusqu'à terre, il prend de là son creux et articule sa phrase grave, tonnante, qui fait frémir les croisées et tomber le mastic des fenêtres.

Ce cœur soutenu d'aboiements, et ce concert chaudement exécuté par de tels virtuoses, suffisaient pour faire conclure à notre héros qu'il se trouvait dans un village assez considérable ; mais il faut bien dire que, mouillé jusqu'aux os et grelottant de froid, il ne songeait absolument dans ce moment-là qu'à s'étendre sur un lit quelconque. La britchka n'était pas encore arrêtée, qu'il s'élança à terre devant le perron, de sorte qu'il tint à bien peu qu'il ne perdît l'équilibre et ne fit là une lourde chute. En même temps se montra sur le perron une femme moins âgée que celle du guichet, mais qui, pourtant, lui ressemblait beaucoup. Elle prit le soin de le conduire dans une chambre. Tchitchikof, tout en avançant, jeta dans cette chambre quelques regards rapides : les parois étaient couvertes d'un vieux papier de tenture à larges raies ; sur cette tenture pendaient, de distance en distance, des cadres encadrant des oiseaux quelconques ; entre les fenêtres étaient des trumeaux, et derrière ces trumeaux se laissaient apercevoir, par un coin, une enveloppe de lettre, un jeu de carte, un bas ; ailleurs se montrait une pendule à poids et à balancier, à cadran fiorituré ; il n'en put voir davantage : il sentait que ses yeux poissaient exactement comme si quelqu'un les lui eût enduits de miel.

Une minute après entra la dame, qui était une femme de quelque soixante printemps : elle était coiffée d'une coiffe de nuit *sui generis*, qu'elle avait assez mal ajustée sur sa tête ainsi qu'une bande de flanelle qu'elle portait sur le cou. C'était une de ces mille et mille dames campagnardes qui toujours crient pertes et misère et morts et disettes, et portent la tête posée de biais en déplorant toutes ces calamités, qui ne

les empêchent pas, toutefois, de remplir peu à peu successivement certains sacs de coutil de mignon petit argent, et ses sacs sont répartis dans les tiroirs des commodes selon leur capacité et leur valeur réelle, et selon l'état des serrures. Il est tels sacs qui ne reçoivent que les tselkoves²¹, tels autres les demi-roubles, tels autres les quarts de roubles, et du reste, à regarder, au moment de l'ouverture d'un tiroir, on jurerait qu'il n'y a là que du linge et des camisoles de nuit et des écheveaux de fil en torsade et les parties d'un manteau décousu, qui sera au besoin métamorphosé en robe, si la robe en permanence prend feu au moment où la dame, aux grands jours, cuit les pâtes fines et rissole toutes sortes de friandises en manière d'appétissante friture. Et si, après tout, la robe permanente ne brûle sur aucun point, ne s'use pas à jour et ne fait que se graisser, se tacher un peu dans l'usage quotidien, eh bien, le manteau décousu de la vieille seigneuresse demeurera des années gisant à l'état décousu, et ensuite passera par délégation testamentaire à quelque arrière-petite-nièce, avec toute une charretée de bric-à-brac de ce genre.

Tchitchikof s'excusa d'avoir par cette brusque apparition causé tant de tracas à l'excellente dame. « Ce n'est rien, ce n'est rien, répond-elle ; mais par quel affreux ouragan Dieu vous a adressé chez moi ! entendez-vous quel vent, quelle averse ! il vous faudrait bien manger quelque chose de chaud après ce que vous venez d'endurer ; mais c'est que nous n'avons plus de feu à cette heure, et ce serait assez long... »

La dame fut interrompue à ce mot par un épouvantable grincement strident et sifflant, qui ne laissa pas que d'inquiéter le voyageur ; le bruit dont il s'agit était de nature à faire croire que, par mille ouvertures, des essaims de serpents accouraient envahir la chambre et la métamorphoser en une caverne de sorcières. Mais ayant machinalement porté ses regards au-dessus du battant ouvert de la porte d'entrée, il se tranquillisa aussitôt, s'étant aperçu que c'était tout bonnement la pendule que venait de saisir une violente mais imposante velléité de sonner. En effet, après le grincement compliqué, il se fit un grincement simple, et certain ressort, rassemblant toutes ses forces, parvint à chasser deux fois un tout petit marteau noir sur le timbre, où il tombait comme un gourdin brandi contre une chaudière fêlée de fer de fonte ; après quoi le balancier reprit paisiblement son tic-tac monotone.

Tchitchikof remercia la dame en lui assurant qu'il n'avait besoin de rien ; il la pria de lui faire simplement désigner un lit ou un divan où il put s'étendre, et au préalable d'avoir l'extrême obligeance de lui dire en quel lieu il se trouvait, et s'il y avait loin jusqu'à la terre de M. Sabakévitch ; à quoi la dame répondit qu'elle enten-

²¹ Un tselkove est un rouble d'argent (4 francs) ; *tselkove* rappelle l'idée d'intégralité, d'unité pleine ; *rouble* appelle l'idée de couper au couperet, au couteau, à la hache ; n'importe ; l'origine de ce mot signifie part ou morceau, d'après l'usage très ancien de certaines parties du cuir de cheval et du taureau, imprimées en vigoureux reliefs, que les Grands Princes de Russie émettaient sous formes de feuilles qui se coupaient chez les particuliers comme en France on coupe le pain bénit. Probablement chaque rouble détaché pouvait se couper aussi en demi-roubles et en quarts de roubles, d'après de certaines raies.

avait ce nom pour la première fois, et qu'il n'y avait certainement pas de propriétaire Sabakévitch à cinquante kilomètres à la ronde.

« Vous devez au moins connaître Manilof ? dit Tchitchikof.

– Qu'est-ce que c'est que Manilof ?

– Un gentilhomme, madame.

– Non, je n'en ai jamais ouï parler ; nous n'avons rien de ce nom-là non plus.

– Quels voisins avez-vous donc ?

– Babrof, Svinnine, Kanapatef, Kharpakine, Frépakine, Pléchânof.

– Riches, pauvres ?

– Des riches ? non, pas de riches ; l'un a vingt, un autre vingt-cinq, vingt-six, un troisième trente et quelques, mettons... mais des seigneurs de cent âmes, par exemple ! non, nous n'en avons pas un seul. »

Tchitchikof, à cette explication, reconnut qu'il était tombé à la lisière du désert.

« Il y a donc bien loin, dit-il, d'ici à la ville ?

– Il y a bien soixante verstes. Mais que je suis donc fâchée de n'avoir pas de quoi vous faire souper ! Voyons, père, ne voudriez-vous pas prendre le thé ?

– Merci, merci, mère ; je n'ai besoin que d'un lit.

– Il est bien vrai qu'après une pareille route il n'y a remède tel qu'un bon somme. Tenez, ce divan fera bien votre affaire, n'est-ce pas ? Hé ! Fétinia, apporte le lit de plumes, des oreillers, des draps et une couverture. Ah ! quel temps, monsieur ! Dieu nous fasse grâce ! et ces coups de tonnerre ! toute la nuit j'ai eu des cièrges allumés devant l'image. Eh ! cher monsieur, tu as le dos et tout un côté de crottés et fangeux, comme notre pourceau, sauf respect ! où est-ce donc que tu as bien voulu te souiller comme ça ?

– Je rends encore grâce à Dieu de n'avoir fait que me salir ; je devais bien avoir les côtes enfoncées.

– Ah ! saints du paradis, ce qui arrive pourtant aux hommes ! Mais il faut qu'on te frotte les reins, n'est-ce pas ?

– Merci, merci, ne vous inquiétez de rien ; seulement, dites à votre servante de sécher et de décrotter comme il faut mes habits.

– Tu entends, Fétinia ! dit la dame, s’adressant à la femme qui était venue, une chandelle à la main, sur le perron, et qui déjà avait traîné, mis sur le divan et tellement tapoté le lit de plumes, que le plancher de la chambre en était tout couvert de duvet. Tu vas me prendre son cafetan, avec la culotte, entends-moi bien, tu les feras sécher devant un petit feu de brouilles comme on le faisait pour les habits de mon pauvre défunt, Dieu veuille avoir son âme ! et après, tu froteras et vergetteras le tout, entends-tu ?

– Oui, madame, dit Fétinia en étendant le drap sur le lit de plumes et en faisant pyramider les oreillers.

– Ça, voici ton lit prêt, dit la dame ; adieu, père, je te souhaite une bonne nuit. Mais n’as-tu pas encore besoin de quelque autre chose ? Peut-être tu es accoutumé, père, à ce qu’on te chatouille la plante des pieds. Mon défunt ne pouvait jamais s’endormir sans cela. »

Le voyageur refusa en termes polis.

La dame s’éloigna ; il put enfin se défaire de tous ses habits, et, après avoir chargé Fétinia du tout, vêtements de dessus, de dessous, d’en haut et d’en bas, il respira. Fétinia sous le harnais imita sa maîtresse, en souhaitant bonne nuit au voyageur et en vidant le plancher.

Resté seul, il jeta avec un vif plaisir un doux et friand regard sur son lit, qui montait presque jusqu’au plafond. On a parfois des plafonds très bas dans les campagnes, et d’ailleurs Fétinia s’entendait très bien à faire monter un lit de plume. Quand, au moyen d’une chaise en guise d’échelle, il eut pénétré dans la couche hospitalière, la montagne, cédant sous lui, sembla vouloir descendre au niveau du plancher, et les plumes, chassées, par la pression, d’une enveloppe-sac trop légère, allèrent s’accumuler dans tous les coins et recoins de la chambre. Il souffla sa chandelle frais émouchée, se couvrit d’une couverture de toile de Perse, et, s’étant accroupi là-dessous à sa guise, il s’endormit dans la minute même.

La matinée était, relativement aux habitudes de campagne, très avancée, à l’heure où il se réveilla.

Le soleil dardait à travers la fenêtre droit sur ses yeux, et les mouches qui, de nuit, dormaient comme figées sur les murs et au plafond, vinrent toutes à l’environ fondre sur lui. L’une élut domicile sur ses lèvres et fit jouer sa pompe, une autre, au passage de l’haleine, une autre encore, dans le creux de l’oreille ; une quatrième fit rage pour se frayer un chemin sous sa paupière ; la main du dormeur, sans qu’il eût conscience de ses mouvements, en persécuta une, justement celle qu’intriguait le

souffle à double courant du nez, et c'est dans la narine de droite qu'il la prit et qu'elle perdit la vie bien jeune encore peut-être ; mais le lieu où se passa son agonie est tellement délicat dans l'homme qu'il résulta ici de son introduction un fort éternuement dont l'explosion soudaine réveilla l'homme en chassant à dix pas l'insecte plus imprudent que coupable. Le dormeur ouvrit de fort grands yeux embrassant toute la chambre d'un regard, se rappela... et en même temps il s'aperçut que, quant aux tableaux appendus, ce n'étaient pas tous des oiseaux ; il y avait là aussi le portrait de Koutousof en lithographie coloriée, et un portrait à l'huile d'un vieillard en uniforme à revers rouges, de la coupe des temps de l'empereur Paul. La pendule de nouveau siffla, renifla, grinça, et se décida enfin à sonner dix heures ; en même temps, à la porte parut un visage de femme qui se retira aussitôt : car Tchitchikof, pour mieux dormir, avait écarté de lui tout voile importun, toute incommode draperie²².

Dans le premier moment de la confusion d'un réveil si incidenté, tout ce qu'il comprit, c'est que ce visage de femme ne lui était pas inconnu, et il chercha un peu dans sa mémoire, et la mémoire, à son tour réveillée, lui dit que c'était la figure même de la maîtresse de la maison. Il passa une chemise. Son habillement séché et nettoyé se trouvait placé tout à fait sous sa main. Il s'habilla, et, pour mieux faire, il alla se placer devant un trumeau, et aussitôt il éternua si violemment, qu'un dindon qui, au dehors, s'était approché des fenêtres, lui jabota, d'une vitesse incroyable, je ne saurais dire quoi, en son étrange langage ; je serais porté à croire que c'était du sanscrit primitif, et que le sens était celui de tous les compliments de bienvenue, ou bien encore le Dieu vous bénisse ! qu'on adresse de temps immémorial aux éternueurs de distinction.

Tchitchikof évidemment interpréta mal la démarche du beau piaffeur, car il répondit : « Oh ! la sotte bête ! » À cette occasion, s'étant mis tout près de la croisée, ce ne fut plus à l'honnête Indien qu'il pensa, mais au paysage local. Le paysage n'était guère qu'un nid à poules ; du moins la petite cour ou basse-cour qui s'offrait à ses yeux était toute remplie de volailles, à part un certain groupe de ruminants et d'immondes, plus une jolie chèvre blanche occupée debout à fermer une grosse porte d'étable, sans doute pour n'y plus rentrer de la journée. Les quadrupèdes semblaient là comme fourvoyés ; les poules et les dindons y étaient chez eux et en nombre innombrable ; au milieu de cette multitude allait et venait à pas mesurés un coq dont la crête ponceau se balançait en aigrette sur sa tête légèrement penchée de côté, comme quelqu'un qui cherche à entendre, en passant, ce qui agite et préoccupe la foule. Une truie était occupée à enseigner à toute sa jeune famille à faire l'analyse d'un tas d'ordures qui avaient du bon, et, tout en donnant ses explications, elle venait de tordre et d'avaler sans bruit un petit poulet, et se donnait le dessert d'une écorce de melon d'eau.

²² Voir la deuxième période de *l'Essai d'une biographie de Gogol*, pour des particularités assez bizarres sur une habitude d'un ami de l'auteur, habitude commune à Pouchkine, à Gogol lui-même et à beaucoup de Russes.

Cette basse-cour, où débordait la vie, malgré quelques cas inaperçus de mort violente causés par le mélange des races, cette volière sans plafond, où l'on s'étouffait et d'où rien ne s'envolait, avait une vingtaine de toises en carré, et se terminait au fond par une clôture de simples planches derrière laquelle s'étendaient de véritables champs à légumineux : choux, aulx et oignons, pommes de terre, betteraves, et toute espèce d'herbes moins encombrantes, mais non moins indispensables en cuisine. Çà et là, on distinguait des bouquets, ici de pommiers ou de pruniers, là de cerisiers entourés de haies de godeliers, de cassis et d'épines-vinettes. Les arbres du meilleur plant étaient englobés dans de vastes housses de filets, non pas tant contre les corbeaux voraces que contre les moineaux qui, comme des armées innombrables développées en écharpe d'après une disposition du chef, venaient mettre à sac le pays en s'abattant tour à tour sur tout endroit où il y avait une double dîme à lever de force. Outre la précaution des filets, on voyait se dresser dans l'air de hautes perches terminées par une traverse qui faisait de la cime une croix ; un vieux vêtement quelconque, les manches passées dans les bras de cette croix, la changeait en un épouvantail ; un de ces épouvantails consistait naïvement dans une vieille chemise toute trouée, surmontée d'un bonnet avarié de la dame et souveraine de tous ces biens.

Au delà de ces vastes jardins potagers s'élevaient les chaumières des paysans, qui étaient en grossier bousillage, il est vrai, et avaient été construites sans aucun alignement ni plan quelconque, mais portaient, selon l'observation qu'en fit de sa fenêtre Tchitchikof, doué d'un regard très long et très sagace, le témoignage parlant du bien-être des habitants ; l'état de bon entretien était manifesté par des planches neuves qu'on distinguait des vieilles sur plusieurs toits, par des portes cochères parfaitement en équilibre, par des charrettes de réserve qu'il apercevait dans l'enclos des hangars. « Hé, hé, cette vieille possède là un village qui a bien son importance ! » pensa-t-il ; sur quoi il résolut d'aller sans retard causer un peu avec elle et de faire sa connaissance aussi intimement que possible. Il regarda à une petite fente de cette même porte qu'elle avait elle-même entr'ouverte un quart d'heure auparavant, et l'ayant vue assise près de la bouilloire à thé, il entra d'un pas galant, d'un front tout gai, tout aimable.

« Bonjour, père, comment as-tu passé la nuit ? » dit la dame en se soulevant de son siège.

Il va sans dire qu'elle était mieux costumée que la nuit précédente, elle avait une robe d'une couleur foncée et un bonnet convenable, mais elle avait toujours autour du cou une épaisse bande de flanelle.

« Moi ? à merveille ; mais vous, mère ? dit Tchitchikof en prenant place dans un fauteuil.

– Moi ? mal, mon cher père.

– Comment cela ?

– L'insomnie ; et puis une courbature au dos, et une douleur horrible dans le jarret et autour de la cheville.

– Cela passera, mère, cela passera ; il n'y a qu'à ne pas faire attention.

– Dieu veuille que cela passe ! je me suis frottée avec du saindoux ; j'ai employé aussi la térébenthine. Ça, qu'est-ce que vous allez mettre dans votre thé ? voici du ratafia dans ce carafon...

– Bien, bien, va pour le ratafia ! »

Le lecteur aura, je pense, remarqué que, malgré son air câlin, Tchitchikof ne laissait pas de parler à la dame avec plus de liberté qu'il ne l'avait fait la veille avec Manilof ; ici il mit de côté toute cérémonie.

Je ne ferai pas difficulté de dire que, si nous sommes en quelques choses encore en arrière des étrangers, nous les avons de beaucoup distancés dans les manières ; nos manières d'être avec des différents individus ont des nuances et des finesses à l'infini. Le Français ou l'Allemand a vingt ans d'études à faire, avant que de saisir et comprendre toutes les particularités, les distinctions de nos manières. Ces originaux-là parleront avec un millionnaire et avec le commis d'un débitant de tabac presque exactement de la même voix et dans les mêmes termes, bien que, au fond du cœur, ils se sentent fort petits devant l'homme de finance. Chez nous, ce n'est pas cela, et cela va plus loin ; chez nous, on voit des sages qui savent, devant un seigneur de deux cents âmes, parler tout autrement que devant un seigneur de trois cents, et avec celui de trois cents, bien autrement qu'avec ceux de cinq cents, et avec ceux de cinq cents, bien autrement qu'avec ceux de huit cents. Montez, montez encore, allez aux millions, et toujours il se trouvera des nuances. Supposons par exemple qu'il y ait une chancellerie, non pas ici chez nous, mais soit à trois fois neuf terres²³ au delà de chez nous, et dans cette chancellerie un directeur...

Je vous conseille de me bien dévisager ce directeur, quand il est assis dans son fauteuil au beau milieu de sa chancellerie et de tous ses subordonnés... n'est-ce pas, dites-moi, à rester muet de terreur ? Fierté, résolution, air de majesté, telle est bien l'expression de sa physionomie. Il n'y a qu'à saisir un pinceau et à peindre : il se lève, c'est Prométhée ! regard d'aigle, démarche mesurée, lente, digne... Mais ce même aigle, aussitôt qu'il est sorti de la pièce et à mesure qu'il approche du cabinet de son chef, ce n'est plus, malgré la masse de papiers d'affaires qu'il presse sous son aile, qu'un pauvre petit poulet qui s'agite et va vite, vite, comme poussé par un ressort. Dans une réunion, à une soirée, tant qu'il n'y a là que gens de médiocre rang,

²³ Manière vague qu'emploient les Russes pour évaluer la distance.

Prométhée est ferme dans son emploi de Prométhée ; paraît-il un personnage de plus haut rang que lui, il opère dans Prométhée²⁴ une telle métamorphose qu'Ovide lui-même se reconnaîtrait à bout d'invention : c'est une mouche, moins qu'une mouche, c'est un grain de sable, c'est le néant. Et l'on se dit : « Eh bien, eh bien ! qu'arrive-t-il donc à Ivan Pétrovich ? méconnaissable, annihilé ! Ivan Pétrovich est de haute stature et cela, c'est un petit maigre ; Ivan Pétrovich parle haut, d'une voix de basse, et ne rit ni ne sourit, et cela... le diable sait ce que c'est... cela fredonne en voix à quatre étages, et cela rit, et cela minaude. » On approche pour voir ce qu'il en est ; bah ! c'est vraiment Ivan Pétrovich... Je sais bien ce qu'on pense en pareil cas, et à tous coups...

Mais retournons à la table à thé de l'honorable vieille dame. Tchitchikof, comme nous l'avons vu, avait pris son parti de parler et d'agir sans cérémonie ; il s'arma de sa tasse de la main gauche, saisit le carafon de l'autre main et se versa du ratafia, avala une gorgée et dit aussitôt après l'ingurgitation :

« Vous avez, mère, un bon village là-bas. Combien d'âmes ?

– C'est un village de quatre-vingts âmes, père ; le mal est qu'il y a eu disette l'an passé et une telle disette...

– Cependant les paysans ici sont de bonne mine et leurs chaumières sont solidement construites, autant que j'ai pu voir de la fenêtre. Mais dites-moi votre nom... j'ai été si étourdi... arriver ainsi en plein minuit, vrai, jusqu'à présent...

– Korobotchka, secrétaire de collègue²⁵.

– Je vous suis bien reconnaissant. Votre nom patronal et celui de votre père ?

– Nastassia Pétrovna.

– Nastassia Pétrovna ! c'est un charmant nom que Nastassia Pétrovna. J'ai une tante, une sœur de ma mère, qui est aussi une Nastassia Pétrovna.

– Et vous vous appelez, vous ? dit interrogativement la dame... vous êtes, n'est-ce pas, notre zacédàtel²⁶ ?

²⁴ Ce Prométhée-là est un vrai Protée.

²⁵ En Russie, la femme ou la veuve d'un capitaine est une capitainesse, d'un officier, une officière, d'un conseiller d'État actuel, une conseillère, une Excellence pour la vie.

²⁶ Magistrat civil dont la juridiction ne peut avoir d'analogue exact en France. Dans les opérations du recensement, il va de domaine en domaine, et sa présence fait grande sensation dans tout son district.

– Non, mère, répondit en riant Tchitchikof. Je ne suis pas un magistrat en tournée ; je voyage pour moi, pour mes affaires privées.

– Ah ! tu achètes, oui, tu achètes les produits, j'y suis. Que je suis donc fâchée à présent d'avoir vendu à si bon marché aux marchands tout mon miel ! voilà, père, toi, tu me l'aurais acheté.

– Justement je n'aurais pas acheté de miel, pour sûr.

– Eh quoi donc ? alors mon chanvre ? Qu'est-ce que je dis ? cette année, il m'en reste si peu, quinze ou vingt livres.

– Non, mère, je m'occupe d'un autre genre de marchandise : dites-moi, depuis quelques années, il vous est mort des paysans ?

– Oh ! père, figurez-vous, dix-huit, dit la vieille en soupirant, et quelles gens ! tous artisans, tous excellents travailleurs. Il est bien vrai que depuis eux il y a eu des naissances, mais le beau profit ! du nourrain !... et allez parler de cela au zacadètel, il vous répond qu'on paye l'impôt selon le nombre d'âmes, et que c'est le recensement qui en fait foi. Il est mort du monde, que je dis... « Bah, bah, bah ! fait-il, nous avons, nous, des registres de vivants. » La semaine dernière, mon forgeron a brûlé ; forgeron maréchal ferrant, serrurier assez bon... songez donc, un homme d'or.

– Vous avez eu un incendie ?

– Un incendie ! où ça ? Dieu préserve, c'eût été cent fois pis ; non, le forgeron a brûlé comme cela tout seul ; le feu s'est mis dans son corps ; il buvait trop ; de toute sa peau il sortait de petites flammes bleues, tant il y a que le corps s'est séché, calciné, bruni, noirci comme le charbon. Et quand je pense quel forgeron ! À présent je n'ai pas un équipage en état, et mes chevaux sont déferrés. Je suis clouée ici.

– Nous sommes tous dans les mains de Dieu, mère, dit Tchitchikof en hochant la tête ; contre la sagesse divine il n'y a même pas un mot à prononcer sans péché... Eh bien, cédez-les moi, Nastassia Pétrovna.

– Céder qui ? céder quoi ?

– Eh ! ceux qui ne sont plus ; vos dix-huit morts.

– Que je vous cède des morts ?

– Oui, faites-m'en tout bonnement cadeau.

– Faire cadeau de mes morts... ?

– Cadeau si vous voulez : car, au fait, si vous aimez mieux me les vendre, bon ! je vous en donnerai quelque chose.

– Vous me donnerez de l'argent pour... de quoi ?... çà, vrai, je n'y suis plus. Est-ce que tu as une idée de venir déterrer nos morts, quoi donc ? »

Tchitchikof reconnut que la vieille, faute de voir le chemin, prendrait à chaque instant la traverse s'il ne s'expliquait nettement ; il lui fit donc entendre que la cession ou vente ou transmission de propriété de ces morts serait une simple affaire d'un peu d'écriture sur un peu de papier timbré, rien de plus ni de moins, de sorte que les âmes mortes resteraient fictivement inscrites dans les greffes comme vivantes, ainsi qu'elles l'étaient et devaient l'être, d'après la loi, jusqu'au nouveau recensement, et que lui, Tchitchikof, payerait la capitation au lieu d'elle, veuve Korobotchka.

« Mais qu'as-tu affaire de mes morts, toi ? dit la vieille en braquant sur lui ses deux grosses prunelles striées de jaune safran.

– Ceci ne regarde plus que moi.

– Mais puisqu'elles sont mortes, ces âmes !

– Je ne prétends pas dire qu'elles soient vivantes. D'où vient qu'elles vous portent de si grands préjudices, si ce n'est justement qu'elles sont mortes ? Vous payez leur capitation, et leurs têtes sont dans la terre avec leurs bras et moi je vous délivre des embarras et des frais que vous cause une fiction. Vous gémissiez de cela ; eh bien, je le prends à ma charge, comprenez-vous ? Ajoutez à présent que non seulement je vous décharge de ces âmes, mais que je vous gratifie encore de quinze roubles en assignats²⁷. Eh bien maintenant, est-ce clair, ça ?

– Vraiment, je ne sais... tu me dis... et enfin, moi... c'est que... c'est que... voyez, il ne m'est encore jamais une seule fois arrivé de vendre des morts.

– Cela va sans dire ; le merveilleux serait que vous eussiez vendu de cette denrée-là, mère, et que vous eussiez jamais rencontré un amateur. Voyons, dites : est-ce que vous pensez qu'il y ait un parti quelconque à tirer des gens qui sont en terre ?

– Non, je ne pense pas du tout cela. Quel profit faire de gens que l'on a mis en terre ! Allons donc, du profit ! Non, il n'y a aucun profit à tirer de ça... aucun, puisqu'il y a embarras et perte pour moi justement en cela qu'ils sont morts, bien morts, ça c'est vrai... Mais après cela, on ne vend...

²⁷ Environ dix-huit francs ; c'est presque un franc par âme.

– Aïe, aïe ! elle va recommencer. A-t-elle la tête dure ! pensa Tchitchikof. Écoutez, mère, vous devez être plus raisonnable et voir les choses comme elles sont. Songez donc seulement que vous vous ruinez ; vous payez pour le mort comme pour le vivant... est-ce ça ?

– Oh ! père, ne m'en parle pas ! il y a à peine trois semaines j'ai versé plus de cent cinquante roubles²⁸. Et entre nous, j'ai encore graissé la patte à M. le zacédàtel...

– Eh bien, vous voyez, mère. Et maintenant prenez en considération que vous n'aurez plus besoin pour cette affaire-ci de graisser la patte au magistrat ; désormais pour ces dix-huit âmes c'est moi qui réponds et qui paye ; c'est moi et non plus vous, qu'on le sache bien, qui ai charge et devoir d'acquitter la capitation et tous les menus frais concernant des gens qui ne vous servent plus, puisqu'ils sont morts ; et je veux, moi, aller plus loin en votre faveur : je payerai, moi et moi seul, de mes propres deniers, tous les frais d'inscription et de timbre et de taxe de l'acte de donation ou de cession, de vente, comme on voudra l'appeler. Vous m'avez compris, n'est-ce pas ? »

La vieille dame devint très pensive ; elle voyait que l'affaire offrait vite apparence d'avantage réel pour elle ; mais ce genre d'affaire n'en était pas moins nouveau et inconnu ; elle commença à craindre sérieusement que ce trafiquant non de morts frais, comme les croque-morts des villes, mais de défunts enterrés depuis longtemps, en greffant ses fictions d'acquêts sur les fictions du fisc, ne trouvât dans tout cela un point pour la tromper et mettre le diable en tiers dans la transaction. Ce monsieur l'acquéreur tombant chez elle Dieu sait d'où, comme s'il fût vraiment sorti de l'affreux ouragan de la nuit... c'était suspect.

« Eh bien donc, maman, voyons, tope, et dare dare finissons-en, reprit Tchitchikof.

– Mon Dieu, écoutez donc, jamais, je vous l'ai dit, au grand jamais il ne m'est arrivé de vendre des défunts. Des vivants, oui, j'en ai cédé, ça c'est exact ; et tenez, pas plus loin qu'il y a trois ans, à Protopopof j'ai vendu deux filles à cent roubles pièce, et depuis il m'a beaucoup remerciée en me disant qu'elles étaient devenues chez lui d'excellentes travailleuses. Figurez-vous que ce sont elles qui lui font maintenant tout son linge de table !

– C'est bon, mais il ne s'agit pas des vivants, Dieu les ait en sa garde ; je vous demande vos morts.

²⁸ Plus de 160 francs. C'est aussi le zacédàtel qui perçoit l'impôt de la capitation, et qui en délivre les quittances.

– En vérité, c'est que vous allez si vite ! je crains, moi, je crains d'être en perte d'une façon ou d'une autre ; est-ce que je sais ! Peut-être toi, père, tu m'affines... morts, oui, à la bonne heure ; et pourtant, s'ils valent trois fois, quatre fois plus que cela, rien que le forgeron...

– Eh, mère, allez donc ! ah ! vous êtes comme cela, vous ? c'est joli ! Qu'est-ce que vous voulez qu'ils vaillent ? Ce sont des os jaunes, rancis, moins qu'une vermine, une poudre, une cendre... Sur la terre prenez, je ne dis pas un quart de rouble ni une kopeïka, mais un rien, une guenille, un reste de torchon, c'est une chose toujours, cela a un prix, cela peut à la rigueur servir ; un manant vous l'achètera pour la fabrique de papier du district, mais cette cendre, cette poussière d'homme, personne n'est certes tenté de la tirer d'où elle est, et on la met à quatre pieds sous terre pour qu'elle y reste. Que voudriez-vous qu'on en fît ?

– C'est la pure vérité. Non, personne n'a besoin de ça, du moins que je sache. Mais, voyez-vous, là dedans, tout ce qui m'interloque, c'est que ce ne sont plus des âmes, car ce sont des âmes mortes...

– En voilà-t-il une tête ! il faut qu'on lui ait taillé ça dans un cœur de vieux chêne ! se dit à lui-même Tchitchikof, qui commençait à se sentir à bout de patience ; tâchez donc de vous entendre avec une buse comme celle-là ! mais c'est qu'elle me met tout en sueur, la vieille damnée ! » Ici ayant tiré son mouchoir de sa poche, il en essuya son front, qui était réellement couvert d'une sueur abondante.

Au reste, Tchitchikof avait tort de prendre ainsi à cœur un entêtement de vieille femme ; il y a tel personnage, tel homme d'État même, qui, en plus d'une affaire, est tout aussi peu intelligent que la Korobotchka ; dès qu'il s'est logé, comme un coin, dans la tête une idée quelconque, vous n'en délogerez cette idée qu'au prix des plus grands efforts et par les plus énergiques moyens. En vain vous accumuleriez les arguments les plus clairs sous les formes les plus pressantes, rien n'y fait, et il vous objecte ce qu'en termes d'atelier on appelle une scie, un rien, une absurdité, une parole d'idiot qu'il promène en va-et-vient sur vos épaules.

Après s'être essuyé le visage, Tchitchikof résolut d'essayer s'il y aurait peut-être encore quelque sentier par où l'on pût ramener la vieille dans le sentier voulu ; il lui dit :

« Mère, ou vous ne voulez pas me comprendre, ou vous aimez un peu à parler pour l'unique plaisir de parler... Je vous offre de l'argent ; quinze roubles en assignations sont de l'argent ; vous ne trouverez pas cela dans la poussière du chemin, croyez-moi bien... Voyons faites-moi vos petites confidences ; à combien avez-vous vendu votre miel ?

– À douze roubles le poud²⁹.

– Vous voulez m'en donner à garder. Allons, mère, un peu de conscience ! vous n'avez pas vendu à douze roubles.

– À douze roubles, vrai comme Dieu existe et m'entend.

– Eh bien, soit ; mais voyez, pour avoir ces douze roubles, vous avez donné du miel, vous avez donné votre miel, n'est-ce pas ? et ce miel, vous l'avez récolté peut-être en un an de soins, d'efforts, d'embarras ; vous avez fait des courses, vous avez fatigué vos chevaux, vous avez tué des abeilles, vous en avez nourri pendant tout l'hiver dans une cave ; tout cela c'est du travail... mais les âmes mortes ne sont pas une œuvre de ce bas monde ; vous n'avez eu à vous donner aucun soin, à prendre aucune mesure ; il n'a fallu que la volonté de Dieu pour que ces âmes, au grand détriment de votre économie, fussent en état de passer à un autre maître. Avec votre miel vous avez fait douze roubles, juste récompense de votre travail et de vos fatigues, tandis qu'ici vous recevez de l'argent, mère, en paiement de rien, de moins que rien, et non pas douze, mais bien quinze roubles, et cela, non pas en monnaie d'argent, mais en trois belles assignations bleues presque neuves. »

Après un tel mouvement d'éloquence, Tchitchikof, pour la deuxième fois, fut, dans l'intimité de son amour-propre, persuadé que la vieille dame allait certainement se rendre ; elle répondit :

« En vérité, une pauvre veuve inexpérimentée en affaires est agitée de toutes sortes de craintes ; le mieux c'est de prendre un peu de temps ; il viendra bien ici quelques marchands ; je verrai, je comparerai leurs offres à la tienne ; peut-être ils donneront plus.

– Fi ! fi ! mère, c'est une honte ! vous ne songez pas à ce que vous dites. Les marchands !... Quel est donc le marchand qui vous les achètera ? et quel usage en ferait-il ?

– Eh ! peut-être bien que... dans le ménage... quelquefois il en faut... pour... »

La vieille n'acheva pas sa phrase ; elle resta la bouche ouverte et regarda Tchitchikof avec anxiété désirant savoir ce qu'il pourrait dire là-dessus.

« Des morts dans le ménage ? Allons, vous nous la donnez belle ! Est-ce que vous les emploieriez, vous, pour effrayer les moineaux la nuit dans votre potager ?

²⁹ À raison de 14 francs les trente-six livres pesant, à peu près 38 ou 39 centimes la livre. On sait qu'en Russie, dans le fond des provinces, l'argent, et surtout en assignations, est excessivement rare, et que les denrées, faute de bonnes voies de communication, se livrent au plus vil prix, quand on a le bonheur de les écouler.

– Ouf ! le ciel me soit en aide ! ah ! quelles horreurs tu nous dérites là ! des morts la nuit chez moi ! marmotta la vieille en se signant à trois reprises.

– C'est vous qui avez dit qu'il en faut dans le ménage. Dans tous les cas, tombes, ossements, beau gazon par-dessus, tant cela vous reste intact ; mot je ne veux qu'un acte, un papier. Eh bien, quoi ? Voyons, allons, répondez donc. »

La vieille dame resta dans la posture des grandes méditations.

« Ça, à quoi est-ce donc que vous pensez, Nastassia Pétrovna ?

– Vraiment je cherche, je cherche ce qu'il y a de mieux à faire ; tiens, j'aime mieux te vendre du chanvre !

– Du chanvre, du chanvre ! Je vous parle de toute autre chose, et vous me mettez en avant du chanvre ! Il faut renvoyer le chanvre à l'article *chanvre*. Au reste, bon, je reviendrai, et je vous enlèverai tout votre chanvre. Pour cette heure, eh bien, êtes-vous décidée, Nastassia Pétrovna ?

– Ah ! toi, tu me parles d'une marchandise si étrange, si nouvelle... Reviens dans quinze jours pour les chanvres, et alors... »

Ici Tchitchikof sortit des bornes de toute bienséance ; il souleva de la main gauche une chaise de joncs qui était à sa portée et la frappa de ses quatre pieds contre le plancher avec une certaine vivacité en disant d'une voix creuse : « *Hum ! quel diable est donc la `-dessous ?* »

Le nom du maudit effraya incroyablement la noble campagnarde.

« Oh ! ne l'appelle pas ! ne le nomme pas ! Dieu soit avec lui ! s'écria-t-elle en blémissant et tremblotant des lèvres. Il y a trois jours, je n'ai eu que *lui* dans la tête toute la sainte nuit. J'avais eu l'idée, vois-tu, après ma prière, avant de m'endormir, de consulter un peu les cartes sur quelque chose qui m'occupe ; ce n'est pas bien de vouloir lire l'avenir, surtout en pareil moment. Dieu lui-même sans doute, pour me punir, me l'a envoyé, et je *l'ai vu*, je *l'ai vu*... Fi, qu'il est horrible ! des cornes... Qu'est-ce que c'est que celles de nos bœufs à côté ?

– Je m'étonne et m'afflige qu'il ne vous en vienne pas toutes les nuits des dizaines de dizaines en grande tenue. Par pure charité chrétienne je voudrais que cela vous arrivât ! » dit Tchitchikof d'un ton grave. Et il ajouta comme se parlant à lui-même : « Je vois une pauvre veuve dans la gêne ; elle n'a pas le revenu qu'elle devrait avoir, elle a des besoins, elle se donne un mal de chien... J'arrive, je vois cela, je veux... Mais qu'est-ce que ça me fait qu'elle souffre, qu'elle se ruine, qu'elle crève avec toute la population de son village, soixante ou quatre-vingts familles, bon !... que m'importe à moi qu'on crève de misère au sein de l'abondance ?

– Bon Dieu, quelles choses affreuses tu dis là ! marmotta la vieille dame en regardant avec effroi son interlocuteur.

– On oublie de parler honnêtement avec vous, mère ? vrai, je m’imagine voir, révérence parler, un misérable chien de basse-cour au pré, couché entre les meules ; il ne fait rien et ne laisse rien faire ; il ne mange pas de foin et n’en laisse manger à aucun autre quadrupède. Et moi qui voulais me rendre acquéreur de la plupart de vos produits, ma chère dame ! car sachez que j’ai pris à ferme des fournitures pour des particuliers et pour plusieurs grands établissements de la couronne ; mais, ma foi, votre aveuglement... »

Ici il allongea la lèvre, regarda sa botte, et se lut comme s’il dédaignait de pousser plus loin l’exposé de ses grandes affaires... mais ce qu’il venait de laisser tomber suffisait bien pour produire des merveilles. Le mot de *fermes de la couronne* agit fortement sur l’esprit de Nastassia Pétrovna, qui, par suite, prononça d’une voix presque suppliante ces paroles :

« Pourquoi te fâches-tu si fort contre une vieille idiote telle que moi ? va, si j’eusse pu deviner que tu fusses si colère, sois sûr que je ne t’aurais pas même répliqué un mot.

– Fâché, en colère... eh ! non ; de quoi serais-je donc fâché ? l’affaire que je vous dis ne vaut pas une coquille d’œuf... et j’irais me mettre en colère pour ça !... allons donc !

– Eh bien, eh bien, c’est dit ; je consens pour quinze roubles assignments. Seulement encore écoute, père : pour les affaires de fournitures, quand il te faudra de la farine de seigle ou de blé, de sarrasin ou d’orge, quand il te faudra de la volaille et du bétail sur pied ou abattus, alors, je t’en prie, ne t’adresse pas ailleurs, ne me fais pas de tort.

– Non, mère, je ne m’adresserai pas ailleurs certainement, dit-il en essuyant de la main la sueur qui lui sillonnait tout le visage ; et il lui demanda si elle avait à la ville de district un homme de confiance, ou une connaissance qu’elle pût nantir de ses pouvoirs pour faire l’acte et tout ce qu’il fallait.

– Comment donc ! le fils du père Kyrile le protopope sert au greffe du tribunal civil. »

Tchitchikof la pria d’écrire au fils du protopope Kyrile une lettre en forme de procuration, et, pour lui épargner une grande peine d’esprit comparable à une médecine amère à prendre tous les quarts d’heure pendant un jour entier, il se chargea de rédiger tout de suite l’original, que de la sorte elle n’aurait qu’à copier, ou, mieux encore, simplement à dater et à signer.

« Comme ça serait heureux, pensait en elle-même la Korobotchka, qu'il me prit, pour la couronne, mes farines et mon bétail ! Il faut l'amadouer ; il me reste de la pâte d'hier au soir ; je vois aller dire à Fétinia de nous faire des blines³⁰. Qu'est-ce que je lui ferai encore ? ah ! des pâtés aux œufs³¹ : chez moi cela vous est plié, troussé, qu'il y a plaisir à les tenir et à mordre dedans. Ah ça ! il n'y a pas de temps à perdre. »

La dame, en achevant ce monologue, sortit pour mettre à exécution son idée au sujet des pâtés ou pains doux contenant une couche de tranches d'œufs et des blines, plats de fond qui ne manqueraient pas d'être accompagnés d'une infinité d'autres fins morceaux, produits de la cuisine domestique russe, qui sont le *petit-four* des maisons de seigneurs campagnards où la science du pâtissier européen n'a rien à voir ni à enseigner.

Tchitchikof de son côté se rendit au salon où il avait passé la nuit, afin de préparer son bureau pour les écritures nécessaires. Tout dans la pièce était depuis longtemps remis en ordre ; le fameux lit de plumes avait été enlevé, et près du divan était rapportée une table ronde à tapis vert et à six tiroirs, sur laquelle on avait jeté une nappe à dessins représentant la ville d'Yaroslaf en blanc sur fond bleu d'un côté, en bleu sur fond blanc au revers. Il posa sur cette table sa cassette de voyage, puis il s'assit carrément pour respirer un bon moment, car il se sentait comme dans un bain d'étuve ; tout ce qui, sur son corps, depuis la nuque jusqu'aux orteils, était en contact avec sa peau, était mouillé à un point à peine supportable. « M'a-t-elle tourmenté, la vieille damnée ! » dit-il après avoir soufflé une minute ou deux ; et il procéda à l'ouverture de son grand nécessaire.

L'auteur, à tort ou à droit, est persuadé qu'il y a des lecteurs très capables de désirer ici une inspection détaillée, un plan exact des compartiments, des secrets même de ce nécessaire. Pourquoi leur refuser cette petite satisfaction, si on nous en laisse le temps toutefois ? Voici quelle était la disposition intérieure de la caisse : cette caisse s'ouvre en pupitre ; dans le milieu de la partie haute est le nécessaire à barbe distribué en case à savonnette, case à blaireau, case à cinq cloisons pour six rasoirs ; plus haut est le matériel de bureau : case pour l'encrier, case pour le sable, long chenal pour les plumes, les crayons, la cire à cacheter et le cachet, puis sur les côtés plusieurs cases plus ou moins profondes, les unes couvertes, les autres sans bouchons, pour les objets courts et pour la monnaie. Toute cette partie s'enlève, et l'on trouve un second plateau moins profond, contenant, outre des ciseaux, des ca-

³⁰ Les blines russes sont des beignets très délicats qu'on mange tout chauds, principalement dans toute la semaine du beurre ou du carnaval.

³¹ C'est une certaine miche plate qu'on entr'ouvre à la cuisine, et où l'on introduit une couche de tranches d'œufs durs ; c'est un manger sain et rassasiant. Il paraît qu'il y a une certaine habileté à faire l'incision, ou à plier la pâte sur le lit d'œufs en tranches, et à dissimuler sur les bords le point de collusion du dessus et du dessous.

nifs, des limes et autres objets de cette sorte logés sur les bords à leur place marquée, un fouillis de billets de visite, de faire part, d'invitation, de spectacle, etc., etc. Ce deuxième plateau, enlevé comme le premier, met à découvert les papiers d'affaires grand format, les uns couverts d'écriture, les autres vierges encore sauf les divers timbres qu'on distingue sur une certaine masse placée au fond. À l'arrière et sur les côtés se trouvaient certaines coulisses dont l'une s'ouvrit pour donner passage à un tiroir secret qui fut tiré et repoussé promptement à plusieurs reprises. C'était le tiroir à l'argent ; vous dire ce qu'il contenait dans ce moment, c'est ce que nous ne saurions faire, Tchitchikof parut entendre quelque bruit de pas ; il remit en hâte la coulisse, et, sans rentrer les deux plateaux supérieurs, il rabattit la trappe couverte de maroquin vert formant la moitié de son pupitre, il regarda le bec de sa plume du côté du jour, et il se mit à écrire, juste au moment où la dame entra et venait à lui.

« Oh ! le beau nécessaire que tu as là, père ! dit-elle en s'asseyant à un pas de lui ; sûrement tu as acheté cela à Moscou ? »

– Oui, à Moscou, répondit Tchitchikof, en continuant d'écrire.

– J'en étais sûre : là on travaille bien. Il y a trois ans, ma sœur a apporté de là des bottines chaudes pour ses enfants : figurez-vous que c'était si bon de cuir et de couture, que cela se porte encore à présent. Aïe ! aïe ! combien tu as là de papier timbré ! dit-elle en soulevant un peu la trappe qui couvrait la partie profonde de la caisse, comme pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur et admirer le travail. Tu m'en donneras bien une feuille ! j'en ai tant besoin ! Il arrive que j'ai à écrire une supplique, et alors je ne sais que faire. »

Tchitchikof avait en effet ramené le papier timbré au-dessus des papiers d'affaires. Il expliqua à son hôtesse qu'avec un courant d'affaires si considérable, il ne pouvait voyager sans avoir avec lui beaucoup de timbres, pour économiser le temps et parer aux difficultés, mais qu'on n'écrivait pas les suppliques sur un papier à contrats. Puis il eut la complaisance de feuilleter la masse, et il découvrit une feuille du prix d'un rouble, et lui en fit cadeau. Son brouillon fini, il le lut ; puis il en fit une copie très nette sur papier à lettre, et la lui fit dater et signer avec parafe, après quoi il la pria de vouloir bien écrire en grand détail la liste des paysans vendus, il se trouva que la noble dame ne tenait aucun livre et ne possédait aucun rôle, mais seulement une excellente mémoire ; il dut reprendre la plume et se faire dicter. Quelques paysans avaient des noms qui le surprirent, lui qui n'était pas facile à étonner ; sa surprise venait encore plus des sobriquets, sorte d'excroissances que portaient inséparablement ces noms. À chaque nom, prononcé avec le plus grand sérieux par la dame, il tenait sa plume un moment suspendue et se tournait vers la vieille, dont le visage restait parfaitement impassible, et, voyant cela, il inscrivait. Il fut surtout frappé d'un *Pierre Savèlef, fais pas attention, l'auge est là*. De sorte qu'il ne put s'empêcher de dire : « En voilà un d'une belle longueur ! » Un autre, à « Ivan Pétrof des Rossignols », avait pour surcroît : *Brique à vache*. Un troisième s'appelait tout court : *la Roue Ivane*.

Après avoir tout écrit par *primo, secundo, tertio*, et fait signer la liste, il promena son nez en l'air, et respira à pleine poitrine un appétissant fumet de quelque chose de frit au beurre.

Une table supplémentaire s'était ajoutée et couverte : il y eut invasion de gens apportant diverses bonnes choses.

« Je vous prie d'accepter un petit déjeuner sans façon, » dit gracieusement la bonne dame.

Tchitchikof, qui venait de fermer et de repousser son nécessaire de voyage, en y logeant les deux papiers frais signés, vit les deux tables se couvrir rapidement de mets dont nous serions embarrassés de donner le menu ; je dirai pourtant, pour l'acquit de ma conscience, comprendra qui pourra, qu'il y eut des gribki, des pirojki, des skorodoumki, des chanichki, des preagli, des blini, des lepechki et pripëki ou fritures de tous les hauts goûts possibles, à l'ail, à l'oignon, au grain de pavot, au lait caillé, à la crème aigrie... Je ne saurais dire ce qui ne parut pas en ce genre sur ces deux tables, rapprochées pour la petite collation de l'aimable visiteur.

« Prenez ceci, prenez de ces miches à l'œuf, » dit l'hôtesse.

Tchitchikof tira à lui une grande miche à l'œuf, et en fit l'éloge après en avoir mangé la moitié : c'est qu'en effet la miche était fort bonne ; et, après tout le mal qu'il s'était donné pour amener la vieille à ses fins, il avait réellement grand besoin de mordre sur quelque chose de substantiel.

« Et les blines ! goûtez, goûtez nos blines ! »

Tchitchikof, en guise de réponse, plia ensemble trois blines, les sauça dans le beurre bouillant, et les avala lestement, après quoi il s'essuya les mains et le tour de la bouche. La dame lui faisait des saluts excitants. Il renouvela encore trois fois ces bouchées monstres que le beurre fait passer comme une lettre à la poste ; et, après s'être essuyé le visage et les mains d'une manière évidemment définitive, il pria la bonne dame d'ordonner qu'on mit les chevaux à sa britchka. Nastassia Pétrovna transmit le soin de donner cet ordre à la Fétinia, qui fut chargée en même temps de revenir vite, vite, avec des blines toutes bouillantes.

« Les blines chez vous, mère, sont un morceau excellent, dit Tchitchikof en s'administrant trois par trois les nouveaux beignets apportés directement de la poêle à frire spéciale.

– Oui, on les fait ici assez bien ; mais malheureusement, les blés étant mal venus, la farine n'est pas pour les beignets ce qu'elle devrait être... Mais qu'avez-vous